

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

**EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.**

Rédaction et Administration :
46, Rue de Londres, 75008 PARIS
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.



Préparation à l'Assemblée Générale 1995

SITUATION DE L'AMICALE ET PERSPECTIVES

L'année 1994, du seul point de vue de la gestion, n'a en rien différé des précédentes. Comment d'ailleurs pourrait-il en aller autrement ? Chacun à son poste, les responsables ont accompli leur tâche, qui rue de Londres, qui chez soi... Je tiens à le redire, même si on a coutume de s'en accommoder: c'est une tâche ingrate, la seule satisfaction qu'elle procure, l'élan des premiers temps retombé, c'est le sentiment d'oeuvrer pour le bien commun. Nous avons souhaité bien des fois la participation active de quelques autres, qui avaient du loisir et du talent, ils ne sont pas venus et les mêmes sont restés sur la brèche, "soumis à la mesure du temps et à son usure". Une situation qui, après un demi-siècle, confronte peu ou prou toutes nos amicales, lesquelles sont aujourd'hui de "Vieilles Dames"..., même si elles le sont moins que ceux qui les dirigent.

Lors de nos assemblées de 1993 et de 1994, je vous avais fait part des difficultés que l'Union des Amicales de Camps rencontrait en ce qui concerne le sort immobilier de son siège, 46 rue de Londres à Paris, dont le bail de location venait à expiration le 31 octobre 1995. Qu'est-il advenu entre-temps ? Après une phase d'incertitude, et devant le marasme du marché, le propriétaire a différé la vente de son bien et nous a fait l'aumône d'une prolongation de deux ou trois ans. D'aucuns ont immédiatement pensé que c'était autant de gagné... Je ne le crois pas personnellement, car on esquivait ainsi la vraie question, celle de la dissolution inéluctable d'associations dont les cadres dirigeants s'évanouissent au fil des mois, et dont les effectifs n'ont aucune chance de s'accroître demain... Les avis de décès que nous recevons le montrent bien. Phénomène naturel auquel nul n'échappe, les personnes et les choses...

Pressé par les parties directement concernées, le propriétaire et l'U.N.A.C. elle-même, et dans l'impossibilité matérielle où nous nous trouvions, du fait de mon éloignement, de délibérer et d'argumenter raisonnablement, notre Trésorier, ayant pris l'avis de quelques camarades présents, a donné une réponse positive à la proposition de prolongation. J'étais par conviction d'un avis contraire, je le suis resté.

J'écrivis alors à Marcel Mourier le 21 novembre 1994 : "Votre décision engage l'Amicale vis-à-vis de l'U.N.A.C. Peut-être eut-il fallu l'assortir d'une clause préservant une certaine liberté d'action face aux situations qui pourront se présenter ? (...) Le problème tel qu'il se pose n'est pas simple, mais une décision nette de retrait me paraît préférable aux atermoiements et à l'effritement" (...)

Est-ce à dire que toutes les amicales fédérées au sein de l'Union, qui ont répondu de même, l'ont fait en toute assurance ? Je ne crois pas, sans pourtant rien savoir de précis, mais nombre d'entre elles sont en "état de veille", se trouvent aux prises avec des problèmes d'encadrement la question majeure aujourd'hui, et sont donc susceptibles d'une cessation d'activité à court terme. Alors, pourquoi n'avoir pas saisi l'opportunité du Cinquantenaire pour ensemble décrocher sans peur et sans reproche ?

L'action remarquable de défense et d'assistance aux anciens prisonniers de guerre depuis un demi-siècle, n'autorise-t-elle pas aujourd'hui, quand les possibilités d'antan n'existent plus, que la relève ne peut plus être assurée, de renoncer et de tirer un trait ? Je crois que oui...

C'est ainsi qu'à l'occasion du déjeuner traditionnel des "Rois", le 15 janvier dernier à Paris, j'ai fait part de mon intention de me démettre de ma charge de rédacteur en chef du LIEN à la fin de la présente année, pour raisons de santé.

Que les atteintes de l'âge, la lassitude, la sujétion permanente que représente la confection d'un journal, affectent par dessus tout les "chargés de fonction de nos associations n'est pas une assertion infondée ou une échappatoire mais une réalité. Pour ce qui, dans ce cas, me concerne, je suis seul juge de mon état : onze années d'écriture et de lecture au service du Lien, donc de ses lecteurs, ont considérablement affecté ma vue. La sagesse me commande de ne plus négliger cet avertissement, pour moi même et pour les miens.

"Le journal, je m'y suis adonné avec passion. A l'intérieur comme à l'extérieur on a loué ses qualités et sa tenue, ce qui était à l'honneur de l'Amicale tout entière". Récemment encore un correspondant vosgien m'écrivait : "Durant des années tu t'es appliqué à écrire un beau livre d'histoire. Notre histoire. Il te reste maintenant à en rédiger l'épilogue, avec tout ton coeur et ton talent habituel. Après viendra ta récompense avec la certitude du travail bien fait, du devoir accompli et que tes efforts n'auront pas été vains (...)"

J'ai été sensible à ce propos élogieux, non par vanité, mais parce que, dans sa brièveté, il résume les préoccupations qui me hantaient quand je succédai à Henri Perron à la fin de l'année 1984 : redonner aux combattants prisonniers de guerre la place et la considération qui leur revenaient et que l'histoire, du moins telle qu'on l'écrivait, leur refusait. Je n'aurai pas l'outrecuidance de dire que cela a été fait grâce à notre très modeste travail, mais je suis enclin à croire que celui-ci n'a pas été vain. Les collaborations extérieures obtenues, les prestations publiées, etc. ont fait que Le Lien VB - XABC, dans sa spécificité même au sein de la presse p.g., a su retenir l'attention... Aujourd'hui, ainsi que je l'écrivais dans ma lettre précipitée, ce travail de conduite du journal n'est plus possible... La disposition de l'organigramme qui prévoit de déléguer à un seul homme la responsabilité de cette charge apparaît bien comme une erreur : la défection imprévue suffit à tout bloquer.

C'est la conjonction de ces deux facteurs qui me conduit nécessairement à souhaiter la dissolution de l'Amicale, sauf à voir se lever de ses rangs un successeur à qui je passerai volontiers le relais, à l'exemple de ce qui fut fait hier entre Perron et moi. L'autre solution consisterait à fusionner avec une autre amicale, mais pour combien de temps et pour quelle action pratique ?

Quelle que soit la solution qui sera finalement retenue, continuité fusion ou dissolution, je souhaite qu'elle le soit d'un commun accord si possible. Le bureau devra se prononcer dans les règles, un procès-verbal dressé, et la décision communiquée aux adhérents par la voie du journal. Si des lecteurs, ayant pris connaissance du présent article, veulent se manifester, leurs lettres seront lues avec attention et publiées partiellement ou entièrement selon qu'ils le désirent.

Je suis bien conscient du désarroi qui va vous saisir soudain, chers camarades et chers amis du LIEN. Mais le moyen de faire autrement ? La chose, vous en conviendrez, eut pu advenir plus tôt et autrement peut-être. Il faut nous réjouir d'avoir fait ensemble un si long chemin, penser à ceux qui nous ont quitté prématurément, savoir accepter ce qui nous advient d'un coeur égal, et continuer de vivre comme avant.

On me croira sans peine si je dis qu'aucun compte-rendu ne m'a autant coûté que celui-ci... Pour des raisons qui vont de soi... La question est posée : l'Amical peut-elle continuer à vivre sans organe de liaison entre ses membres ? A vous, chers camarades et chers amis de nous le dire. Mais avant de répondre, demandez-vous si la survie elle-même est une nécessité, sachant que ce ne serait que pour un temps très court... et avec des perspectives d'action peu motivées.

Précisons enfin que, selon les documents échangés au mois de décembre 1994 entre les parties concernées, la prolongation du bail a été accordée, et acceptée, "pour une durée de trois ans à partir du 1er novembre mil neuf cent quatre-vingt-quinze, avec possibilité de résiliation anticipée à partir du 1er novembre mil neuf cent quatre-vingt-seize moyennant un préavis de six mois, par lettre recommandée avec demande d'avis de réception".

(Suite page suivante)

**Assemblée générale annuelle, JEUDI 18 MAI 1995
à "La Chesnaie du Roy" à Vincennes**

*Venez nombreux retrouver vos camarades d'hier et vos amis d'aujourd'hui
vous ferez de ce jour de rencontre un grand moment d'amitié et de fraternité.*

à 10 heures :

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide,
Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 24 mars 1994
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Rapport des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Question diverses.

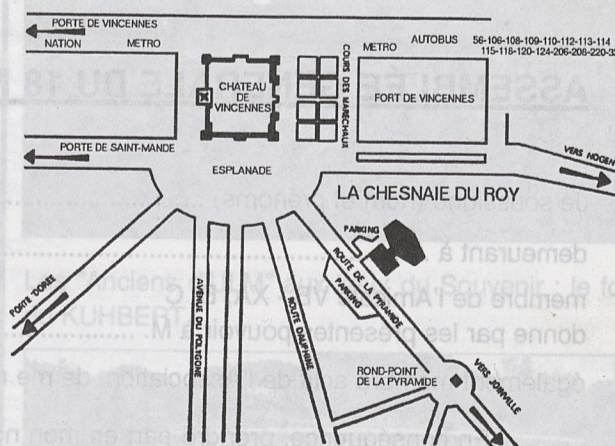
à 13 heures :

**BANQUET
MENU**

- Apéritif au choix (*) Amuse-Gueule variés
- Filet de rascasse à la hussarde
- Filet de canard au poivre vert
- Légumes de saison
- Plateau de fromage
- Omelette norvégienne
- VINS
- Bordeaux : Château Gantonnet en magnum
- Bourgogne rouge Jaboulet VERCHERE
- Café-Champagne.
- (Prix net : 200,00 Frs)

(*) Sauf Whisky

Que ceux qui peuvent "RESERVER PAR ECRIT" le fassent rapidement, la tâche du bureau en sera facilitée Merci.



Un autobus dessert "La Chesnaie".

**Par le Métro, sortir "Château de Vincennes".
Côté autobus : Ligne n° 112, direction St-Maur.
Descendre station "Léo Lagrange". 2 stations
et revenir sur ses pas pour La Chesnaie.**

Ce qui, à l'évidence témoigne d'une possibilité d'évolution imprévisible, et donc d'une fragilité certaine...

Je souhaite que chacun examine ce que je viens d'écrire, qui je le redis, réfléchit la réalité de la situation présente de l'amicale (confrontée à trois options possibles), et ma position personnelle face à cette situation. Un débat aura lieu sur cette importante question lors de l'assemblée annuelle à Vincennes le 18 MAI prochain, nous souhaitons que vous y soyez le plus nombreux possible, comme nous souhaitons également que vous nous fassiez part, par **courrier**, de votre sentiment. Étant entendu que seule sera prise en compte la délibération du bureau "en fonction"; laquelle vous sera communiquée ultérieurement par la voie du journal.

Légitimement informé depuis plusieurs semaines du problème posé, Henri PERRON, à qui l'Amicale et le Lien doivent tant, sans vouloir préjuger en rien du vote à venir, a approuvé à deux reprises, mais non sans serrement de coeur, ma position.

Mais toutes les opinions étant égales en droit, voici ce que le trésorier Marcel MOURRIER m'a adressé pour publication.

- EXTRAIT

"... Nous ne pouvons malheureusement aller contre la décision de notre ami TERRAUBELLA, que personnellement je regrette au plus haut point. Depuis 10 ans que nous travaillons ensemble... j'ai apprécié son caractère, sa disponibilité et son talent pour la confection de notre journal.

"Je suis persuadé que outre la rédaction du Lien, la préparation de la brochure". La Guerre et la Captivité 1939-1945", que vous aurez reçue à présent a contribué pour beaucoup à sa décision.

"Il est évident que cette décision nous plonge tous dans un profond désarroi... Lors d'une réunion (partielle) du bureau nous avons envisagé une (possible) fusion avec l'Amicale VA-VC, à moins que de nos rangs quelqu'un se lève pour remplacer notre rédacteur en chef..."

A ce texte étaient jointes quelques lignes de Robert VERBA dont voici l'essentiel :

"... Encore nombreux à l'amicale, il n'est pas question d'abandonner, alors que tous les autres stalags et oflags continuent de faire partie de notre Union (l'UNAC). Pourquoi ferions-nous différemment ? Votre nombreux courrier... prouve votre attachement. Bien sûr, (en cas de fusion) le Lien changera de style, mais le Courrier continuera ainsi que nos rassemblements, et nous garderons toujours le contact si précieux entre tous les Anciens Combattants P.G."

A ces lignes optimistes l'ami Verba, **anticipant** allègrement sur le vote à venir, ajoute cette déclaration : "A l'unanimité du bureau, nous sommes contre la disparition de notre Amicale"...

Chers camarades et amis, voici donc exposé contradictoirement la situation à laquelle nous sommes confrontés. Ecrivez-nous ce que vous en pensez.

J. Terraubella

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert Verba

- LECLERCQ Gaston - 59152 CHERENG
 - LEMOINE Henri - 52320 FRONCLES
 - Mme POMME Jeanne - 64530 BARZUN
 - REYNAL Jean Marcel - 33220 STE FOY PONCHAPT, avec l'espoir que ses séjours dans les hôpitaux soient terminés et qu'il retrouve enfin une meilleure santé.
 - BRICOUT Joseph - 49730 VARENNES SUR LOIRE
 - FEVRIER Louis - 24600 SIORAC DE RIBERAC
 - Mme GALTIER Blanche - 91330 YERRES
 - LECACHEUX Paul - 27210 FOULBEC
 - MERCIER André - 50180 AGNEAUX
 - AUDET André - 86180 AUXEROLLES
 - BARELLI Bernard - 83400 HYERES
 - Mme CARRIERE Renée - 66000 PERPIGNAN
 - DAUBIGNY Henri - 77210 AVON
 - RABOIN Paul - 92420 VAUCRESSON
 - TISSIER Claudius - 69470 COURS LA VILLE
 - Mme Vve VALLI Joseph - 20000 AJACCIO
 - BRETEL Roger - 44810 LA CHEVALLERIE
 - DURAND Roger - 26000 VALENCE
 - FREDOUX Rolland - 33800 BORDEAUX
 - GUYON Noël - 69004 LYON
 - PELLERIN Lyonel - 44100 NANTES
 - AUVILLE Léon - 10150 PONT Ste MARIE
 - AVRIL Raymond - 85400 LUÇON
 - BONNET Marcel - 39110 SALINS
 - BOULANGER Louis - 10110 BAR SUR SEINE
 - Mme BOULLU Simone - 69960 CORBAS
 - BOUSSET Pierre - 63770 LES ANCIENS COMPS
 - BREAU René - 17130 MONTENDRE
 - BRIET Lucien - 10340 LES RICEYS
 - CASTELLS François - 11040 CARCASSONNE
 - CHERTIER Georges - 18570 LA CHAPPELLE ST URSIN
 - CLERC Georges - 25300 PONTARLIER
 - Mme CHRISTOPHE Berthe - 45000 ORLEANS
 - CLOTTE Charles - 72100 LE MANS
 - Melle CROUTA Huguette - 75015 PARIS, qui se montre toujours aussi généreuse envers notre C.S., et aussi merci pour sa jolie carte de vœux.
 - DALLO Jean - 93190 LIVRY GARGAN
 - DEMAREST Jean - 17137 NIEUL SUR MER. Nous aussi, mon cher ami, espérons que l'année 1995 sera meilleure pour vous deux. Nous souhaitons que ton épouse retrouve quand même un peu la vue malgré les mauvais pronostics des médecins. Et non pas une triste mais une bonne fin de vie, et cela le plus tard possible. Bon courage et encore merci pour ta générosité.
 - DERISOUX Félix - 74270 VANZY
 - DESMERGERS Jean - 58000 NEVERS
 - FALGAYRETTES Jean - 81100 CASTRES
 - Mme FEVE Renée - 88000 EPINAL

- FOUSSARD Maurice - 28630 BERCHESES LES PIERRES
 - Mme CABARRET Jeanne - 64000 PAU
 - GAINARD Marcel - 72190 COULAINES
 - GAUBERT René - 78210 St CYR L'ECOLE
 - GONDRY Auguste - 19270 DONZENAC (Toujours d'accord pour le rendez-vous jusqu'à l'an 2.000. Nous verrons après.)
 - DE GRAVE Jean - 74130 BONNEVILLE
 - GRAS Léon - 02230 FRESNAY LE GRAND
 - Mme GUILLAUME René - 01600 TREVOUX
 - LAFOUGERE Pierre - 24000 PERIGUEUX
 - LAGUERRE Maurice - 54780 GIRAUMONT
 - LAVIER Roger - 92600 ASNIERES
 - LECLERCQ-CORBISIER - 59152 CHERENG
 - Mme LEGON Félicie - 74130 BONNEVILLE
 - LIVERNAIS Aristide - 45800 ST JEAN DE BRAYE
 - MAJAC Michel - 75116 PARIS
 - NADILLON René - 36190 ORSENNES
 - NASSOY Michel - 37000 TOURS
 - NICLOT Maurice - 92400 COURBEVOIE
 - OZAN Robert - 91380 CHILLY MAZARIN
 - PERZYN Eugène - 59930 LA CHAPELLE D'ARMENTIERES
 - POULIN Roger - 27400 LA HAYE MALHERBE
 - SAUSSIER Gaston - 10400 NOGENT / SEINE
 - SERRE Pierre - 63620 GIAT
 - SOYEUX Roger - 02340 LISLET
 - VAGANAY Pierre - 69700 LOIRE SUR RHONE
 - VALETTE Pascal - 38500 VOIRON
 - Mme VARAUT Lucienne - 94160 St MANDE
 - VAUDESCAL André - 64800 NAY BOURDETTES
 - VAUGIEN Charles - 52000 CHAUMONT
 - ABADIE Roger - 65000 TARBES
 - ALLAIN Jacques - 27200 VERNON, en souhaitant que sa vue se soit améliorée, et qu'il puisse à nouveau lire notre journal.
 - ANDRE Edmond - 76240 BONSECOURS
 - AUTHIER Paul - 25370 METABIEF
 - Mme BEAUMIER Marie-Thérèse - 58420 BRINON SUR BEUVRON
 - Mme BECK Marguerite - 73200 ALBERTVILLE
 - Mme CADOUX Suzanne - 75019 PARIS
 - CHAPERON Pierre - 42450 SURY LE COMPTAL
 - CLOUET Louis - 44300 NANTES
 - DELAFOSSE Jérôme - 59285 ARNEKE
 - DIDIER Robert - 52200 CHAMPIGNY LES LANGRES, à qui nous adressons nos affectueuses condoléances pour la perte de son épouse en avril 94. De plus, en juillet il fut la victime d'un grave accident de voiture et il a du mal à s'en remettre. Avec l'espoir que ses maux ne soient plus qu'un mauvais souvenir, nous souhaitons comme lui que 95 soit meilleurs.
 - DROUET Albert - 72000 LE MANS
 - DUPRE Paul - 77250 VILLECERF

- DUPRE Raymond - 52000 CHAUMONT
 - FLORENTIN Georges - 94100 CRETEIL
 - FOURNIER Jean - 52230 GERMISAY
 - GARNIER Abel - 26200 MONTELMAR
 - GAVOILLE Louis - 71100 CHALON S/SAONE
 - GOUIN Serge - 28800 ALLUYES
 - GUERIN François - 06130 LE PLAN DE GRASSE
 - GUILLOT Jean-Yves - 28800 BONNEVAL
 - GUILLOU Jean-LOUIS - 78300 POISSY
 - HAUSBERGER Albert - 52320 GUDMONT VILLIERS
 - HENNAUX Edmond - 59550 FONTAINE AUX BOIS
 - Mme HOUZELOT Marcel - 83700 St RAPHAEL
 - KECK Alphonse - 28110 LUCE
 - LABIS DELAROCHE Raymond - 60700 SACY LE GRAND
 - LAULHE Gabriel - 64300 ORTHEZ
 - MARLEANGEON Emile - 88500 MATTAINCOURT
 - Mme MARTIN Maurice - 86000 POITIERS
 - Mme MARTRES Ida - 82130 LA FRANCAISE
 - MARTY Félix - 82230 MONCLAR DE QUERCY, en ajoutant nos souhaits de meilleure santé.
 - MOREAU Maurice - 49530 LIRE
 - PATARIN Raymond - 85490 BENET
 - PETETIN Raymond - 39520 FONCINE LE BAS
 - PERROCHEAU Octave - 16440 ROULLET
 - POISSON René - 17380 St CREPIN
 - PONCIN Gabriel - 01340 FOISSIAT
 - PRON Marcel - 77320 LA FERTE GAUCHER
 - RETAILLAUD Jean - 44260 BOUEE
 - RIGALL François - 66300 THUIR
 - DE ROECK Georges - 93190 LIVRY GARGAN
 - Mme SAVARY Eugénie - 70200 MAGNY D'ANIGNON
 - Mme PETITNICOLAS Marcelle - 88420 MOYENMOUTIER
 - VICARIO André - 95240 CORMEILLE EN PARISIS
 - Mme WATELET Marthe - 78600 MAISONS LAFFITTE
 - Mme BLANDIN Pierre - 35220 CHATEAUBOURG
 - FOUSSERET Pierre - 25000 BESANÇON
 - SALIGNAC Jean-Louis - 31190 PUYDANIEL
 - SONNEY André - 39130 CLAIRVAUX LES LACS
 - Mme STEVENET Lucette - 86000 POITIERS
 - BORGEL Fernand - 74000 ANNECY
 - MANCEAU Roger - 37100 TOURS
 - BIZE Jean - 92800 PUTEAUX
 - ZWARG Paul - 28410 CHAMPAGNE
 - APPERT René - 95600 EAUBONNE
 - DIVARET Paul - 72100 LE MANS
 - JAFFRAY André - 62158 L'ARBRET
 - LAVIER Roger - 92600 ASNIERES SUR SEINE
 - PIFFAULT Georges - 30129 MANDUEL
 - AUMON Maxime - 44000 NANTES
 - BORIE Charles - 42330 St GALMIER
 - COLLINE André - 74000 ANNECY
 - MARGUERIE Auguste - 35150 JANZE
 - PROST Gaston - 74200 THONON LES BAINS
 - ROUZEAU Lucien - 17000 LA ROCHELLE
 - MAGUET Denis - 71400 AUTUN

- PINSARD Valentin - 56330 CAMORS
 - DEMESSINE Roger - 18310 GRACAY
 - DEMICHEL Albert - 42840 MONTAGNY
 - Mme GAUVIN Wilhelmine - 18100 VIERZON
 - JAROUSSAT Lucien - 36170 St GILLES
 - LECOURT Jean - 53300 COUESMES VAUCE
 - LEVASSEUR Marcel - 75020 PARIS
 - Mme MARGOT Suzanne - 52250 LONGEAU PERCEY
 - Mme BELMANS Marcel - B 1070 BRUXELLES (Belgique)
 - BERTHE André - 51110 BAZANCOURT, qui nous écrit : "Nous avons la chance d'être encore présents pour ce 50ème anniversaire du retour, mais combien ne le sont plus. Notre pensée va vers ceux qui le vivent dans des conditions très difficiles, dans un lit, un fauteuil, avec des cannes. Estimons nous heureux, nous qui pouvons faire quelque chose, bien entendu pas avec la même ardeur qu'au temps de nos années perdues..."
 - BRION Jean - 33520 BRUGES
 - Mme CHEVALLIER Lucie - 52130 WASSY
 - COLLIN Roger - 52600 HAUTE AMANCE
 - DAMOUR Edouard - 17180 PERIGNY
 - DUEZ Julien - 78220 VIROFLAY
 - FOSSAT Rémy - 30160 BESSEGES
 - FOUSSARD Maurice - 28630 BERCHESES LES PIERRES
 - FRELIN Lucien - 34000 MONTPELLIER
 - GAILLARD Joseph - 74000 ANNECY
 - Mme GEHEL Georgette - 86100 CHATELLERAULT
 - HERARD Germain - 10210 CHAROURCE
 - Mme JOUILLEROT Lucette - 25150 PONT DE ROIDE
 - LAUDETTE Jean-Marie - 64390 SAUVETERRE DE BEARN
 - LE QUELLEC Jean - 56400 AURAY
 - LODOVICI Joseph - 73490 LA VRAVOIRE
 - Mme LUCAS Marie - 64420 SOUMOULOU
 - MARGOTTET Emile - 02300 CHAUNY
 - MARX Yvan - 36250 NIHERNE
 - PARIS René - 01540 LUPONNAS, en souhaitant de tout coeur que son état de santé s'améliore.
 - Mme PEURIERE Lucie - 42159 RIORGES
 - PILLIERE Germain - 10390 GLERCY
 - PRADELLE André - 21110 GENLIS
 - RAVEL Julien - 69290 POLLIGNAY
 - ROBINEAU Guy - 47000 AGEN
 - WEBER Jean - 54700 NORROY LES PONT A MOUSSON
 - WIELGOWOLSKI Félix - 75020 PARIS
 - BERKOWICZ Bernard - 95320 St LEU LA FORET
 - BERTRAND Jean-Benoît 42210 St LAURENT LA CONCHE
 - CAUCHAUDET Charles - 71110 CHALON / SAONE
 - CHARPENTIER Pierre - 54000 NANCY, toujours aussi généreux.
 - Mme DAUBRIVE Henri - 52400 BOURBONNE LES BAINS
 - DEMONFAUCON Daniel - 36700 CLION
 - DUBOSCQ Jean - 40280 St PIERRE DU MONT
 - FLAMAND Armand - 08310 JUNIVILLE
 - GAMBY Paul André - 69330 JUNAGE
 - GENTY René - 01160 PONT D'AIN
 - GLEIZES Albert - 34220 St PONS DE THOMIERES
 - HEUTTE Marcel - 95110 SANNOIS
 - JANTET Louis - 74910 SEYSSSEL
 - JEAN Pierre - 30600 VAUVERT
 - LECLERE Gérard - 51170 FISMES
 - LECLERC René - 58000 NEVERS
 - LOITRON Robert - 27410 LA HOUSSAYE
 - LORION Roger - 10180 St BENOIT SUR SEINE
 - MARION Louis - 71100 CHALON / SAONE
 - MATEO Ginès - 30300 BEAUCAIRE
 - MONTENOT Robert - 41100 VILLIERS S/ LOIR
 - Mme MOUET Marie-Louise - 38780 EYZIN PINET
 - PASSET Lucien - 02420 BELLICOURT
 - PERNOT Alexis - 90800 BUC
 - PERRET Joannès - 42120 LE COTEAU
 - PERRIN François - 42840 MONTAGNY
 - POTTIEZ Charles - 7972 QUEVAUCAMP (Belgique)
 - ROCHE Jean - 64490 St ROMAIN DE POPEY
 - SALLANSONNET Lucien - 69300 CALUIRE
 Nous souhaitons la bienvenue à notre nouvel adhérent,
 - PARIZE Paul, ex XB, demeurant à 77350 LA MEE SUR SEINE
 Merci pour son adhésion et toujours merci à :
 - GREVOZ René - 1226 THONEX-GENEVE (Suisse)
 - Mme DEMUYNCK Raymonde - 60550 VERNEUIL EN HALATTE
 - FOURNIER Jean - 17570 LES MATHES
 - FREMY André - 75015 PARIS
 - PAULUS Henri - 06110 LE CANNET
 - PIERRE Paul - 88250 LA BRESSE

ASSEMBLÉE GENERALE DU 18 MAI 1995

POUVOIR

Je soussigné (nom et prénoms)
 demeurant à
 membre de l'Amicale VB - XA, B, C
 donne par les présentes pouvoir à M.
 également membre actif de l'Association, de me représenter à l'Assemblée du 18.05.1995

En conséquence, prendre part en mon nom à tous votes relatifs à l'élection du Conseil d'Administration ou pour tout autre motif, prendre toute décision qu'il jugera utile pour l'exécution du présent mandat, notamment de substituer dans l'accomplissement des présentes quiconque il avisera ; en un mot, faire tant par lui-même que par mandataire, s'il y a lieu, tout ce qui sera utile et nécessaire.
 En foi de quoi, je promets à l'avance aveu et ratification.

Fait à, le

Signature précédée des mots :
 "BON POUR POUVOIR".

- Mme PETITNICOLAS Marcelle - 88420 MOYENMOUTIER
 - ARGUE Emile - 12290 SEGUR
 - BOUCHER André - 51000 EPERNAY
 - FAUVEL Paul - 54280 SORNEVILLE
 - Mme LEROY Georges - 7300 BOUSSU (Belgique)
 - LAMOTTE Georges - 66690 SOREDE
 - Mme ORLANDUCCI Anne - 20600 BASTIA
 - Mme ROUDIER Aimée - 30670 AIGUES VIVES
 - ADAN André - 6140 FONTAINE EVEQUE (Belgique)
 - CABAUD Joseph - 09140 OUST
 - GAUTHIER René - 86000 POITIERS
 - JACQUES François - 55110 SIVRY SUR MEUSE
 - PERALTA Louis - 11240 BELVEZE
 - VAUGIEN Charles - 52000 CHAUMONT
 - VIOTTI Albert - 25300 PONTARLIER
 - AUVILLE Léon - 10150 PONT Ste MARIE
 - Mme GABARRET Jeanne - 64000 PAU
 - GERARD Henri - 21000 DIJON
 - GRANIER Jules - 30160 GAGNIERES
 - LAGUERRE Maurice - 54780 CHAUMONT
 - ROBAGLIA Paul - 20000 AJACCIO
 - ROBERT Simon - 54121 VANDIERES
 - TRIBOUILLARD Edouard - 14000 CAEN
 - VALDENNAIRE René - 88310 CORNIMONT
 - BARRE Albert - 75012 PARIS
 - BERARDI Bruno - 21500 MONTBARD
 - DEMANNY Georges - 67110 NIEDERBRONN LES BAINS
 - DUMURET Hector - 59490 SOMAIN
 - FEUILLET Laurent - 07220 VIVIERS
 - Mme GAUCHARD Thérèse - 45380 CHAINGY
 - GOBET Paul - 21430 MANLAY
 - BRUN Lucien - 86170 NEUVILLE DE POITOU
 - RAVEL Julien - 69290 POLLIGNONAY
 - KIEFFER Julien - 84000 AVIGNON
 - MONTENOT Robert - 41100 VILLIERS SUR LOIR
 - ALLAIN Jacques - 27200 VERNON
 - CHAUVEAU Henri - 49330 CHERREGRILLON Raymond - 33120 ARCAHON
 - Mme MAILLET Antoinette - 76550 OFFRANVILLE- PETETIN Raymond - 39520 FONCINE LE BAS
 - PRADALIER Joseph - 12190 ESTAING
 - VEYRIERES Albert - 33240 SALIGNAC
 - DERISOU D Félix - 74270 VANZY
 - GESLAND Paul - 83260 LA CRAU, que nous remercions tout particulièrement pour sa très grande générosité, et grâce à des amis comme lui notre C.S. reste en bonne santé.
 - LEFEVRE Georges - 80000 AMIENS
 - LOONIS Maurice - 59190 HAZEBROUCK
 - PAPONEAU Marcel - 47200 MARMANDE
 - BOURTON René - 57130 ARS SUR MOSELLE
 - DUPREZ Michel - 59200 TOURCOING

- GUERBERT Jules - 57380 FAULQUEMONT
 - Mme LAGUERRE Marcelle - 33300 BORDEAUX
 - MANQUAT Marcel - 38660 LE TOUVET
 - NANCINI Louis - 38320 EYBENS
 - Mme MARTIN Huguette - 86000 POITIERS
 - STUCK Joseph - 88450 VINCEY
 - CHAMPEVAL Léonard - 19300 EGLETONS
 - CRUCHADET Charles - 71100 CHALONS SUR SAONE
 - LECLERE Gérard - 51170 CHAUMUZY
 - Mme MOUET Marie-Louise - 38780 PINET
 - GUERRIER Albert - 79100 OIRON
 - LECLERC René - 58000 NEVERS
 - PELFRENE Bernard - 76370 ANCOURS
 - ASSEAU Léon Charles - 75015 PARIS
 - CHAPON Henri - 77760 LARCHANT, en souhaitant de tout coeur qu'il retrouve une bonne santé ainsi que son épouse.
 - ESPINASSE Auguste - 49160 LONGUE JUMELLES
 - FERRI Antoine - 14000 CAEN
 - FOUCHER Albert - 93340 LE RAINCY
 - FOURCASSIER Lucien - 33410 LAROQUE
 - GUENIOT André - 10100 ROMILLY SUR SEINE
 - Mme HALLEREAU Marie-Madeleine - 44330 VALLET
 - HENRY Jacques - 06520 MAGAGNOSE
 - JOSEIX Antonin - 69004 LYON
 - Mme LAUFERON Maurice - 71420 OUDRY, avec qui nous partageons la tristesse pour la disparition de notre vieil ami.
 Courage chère Madame, il le faut absolument.
 - Mme LEVEAU Marcel - 94170 LE PERREUX / MARNE
 - MAGNIER André - 84110 VAISON LA ROMAINE
 - MARCHAL François - 88510 ELOYES
 - ROUGEOT Mary Jean - 21000 DIJON
 - TRINQUET Bernard - 32100 CONDOM
 - VIOUDY André - 38000 GRENOBLE
 - Mme WELTE Alice - 88250 LA BRESSE
 - DUMAS André - 34500 BEZIERS
 - GRANGE Jean - 69006 LYON
 - MOUGIN Robert - 93700 DRANCY
 - PARIZE Paul - 77350 LA MEE SUR SEINE
 - ARDONCEAU Roger - 91300 MASSY, à qui nous ajoutons toutes nos félicitations et meilleurs voeux pour ses noces d'or.
 - FOURNIS Félix Joseph - 95770 St CLAIR SUR EPTÉ
 - GOGER Alexandre - 72000 LE MANS
 - HENRY René - 54740 HAROUÉ
 - JEAN Pierre - 30600 VAUVERT
 - Mme SCHROEDER Marguerite - 75020 PARIS
 - TREHEUX Roger - 78510 TRIEL SUR SEINE
 - Mme AUBRY René - 21330 BOUIX, qui nous écrit : "Toujours heureuse de recevoir le LIEN qui fait revivre l'amitié des hommes".
 - BEAUBOIS Julien - 18000 BOURGES
 - CANAVESIO Adrien - 13400 AUBAGNE
 - DREVON Maurice - 38000 GRENOBLE
 - KALINDRIAN Paul - 13000 MARSEILLE
 - LAMAIRE Maurice - 60700 PONTPOINT
 - PALLUD Sylvain - 74950 ANNECY

DÉCÈS

C'est toujours avec une profonde tristesse que nous apprenons les décès de nos amis :

- GABARRET Fernand, 64000 PAU, qui nous a quitté le 20 novembre dernier
 - LELANDAIS Joseph - 14170 St PIERRE SUR DIVES
 - SENEPART César, Président d'honneur de la section des A.C.P.G. - 59950 AUBY
 - CARTIGNY Raoul - 59590 RAISMES
 - KELLER Albert, 93130 NOISY LE SEC
 - BATARDIERE Jean-Marie - 49600 ANDREZE
 - LAUFERON Maurice - 71420 OUDRY
 - CUVELIER Danielle, née HINZ, fille de notre ami Alphonse Hinz, des "Anciens d'Ulm".

- **Remerciements** : Vivement touché par les nombreuses marques de sympathie reçues lors du décès de son épouse, Victoria, et dans l'impossibilité où il est d'y répondre personnellement, Henri PERRON adresse à tous ses remerciements par notre intermédiaire.

CORRESPONDANCES

Correspondance - Yvan MARX, 36250 NIHERNE, nous adresse une lettre, datée du 12 janvier, dans laquelle il nous demande faisant référence à sa lettre du 20 janvier 1986..., de bien vouloir "apporter une nouvelle réflexion" au problème des p.g. alsaciens qui en octobre 1940 refusèrent "d'opter" pour l'Allemagne.

Nous n'avons pas d'informations "nouvelles" sur la question et nous ignorons en quoi peut consister la demande de ces anciens camarades de captivité ? un titre particulier ? Une différenciation morale entre eux... et les autres ? Pour nous, à l'Amicale, la chose est simple et naturelle : nous n'avons jamais confondu les choix, le refus de la facilité et de la compromission méritant, seul, notre considération.

PS. Le prochain n° du Lien publiera un texte se rapportant à ce problème, reçu récemment.

- Matéo Ginès, de Beaucaire, dans une lettre du 23 janvier 1995 réagit, avec quelque retard, à notre première page du Lien de Juillet août 1994. La recension du livre de R.G. Nobécourt sur la première bataille de Normandie, lui a rappelé des souvenirs personnels de campagne et d'autres encore sur la politique de nos gouvernants dans les années qui ont précédé la guerre.

Je tiens à lui dire que nous sommes nombreux à avoir conservé de ce temps-là des sentiments où la colère le disputa à la tristesse... Mais c'est aujourd'hui de l'histoire, déjà des responsabilités ont été établies, d'autres suivront plus tard sans doute, quand les archives publiques et privées s'ouvriront aux chercheurs.

(J.T.)

**Venez nombreux
à
l'Assemblée
Générale
le 18 Mai 1995**

SANDBOSTEL

D'une correspondance privée reçue il y a quelques semaines de notre ami Bernard Le Godais (LAVAL), j'ai retenu les lignes ci-dessous, écrites en réaction à certains propos de Jean Barthollet dans son article "Sandbostel 1940 - 1991" (Lien n° 485, janvier-février 1993, p. 6, 7 et 8).

Revenir aux sources n'est pas sans péril, la fidélité de la mémoire peut bien altérer les réalités vécues par Jean ou Bernard, il n'en reste pas moins que leurs témoignages doivent être considérés et pesés chacun pour sa valeur, et à son rang...

Parlons un peu de SANDBOSTEL. J'ai été peiné, chaviré, de prendre connaissance de l'article "Sandbostel 1940-1991" signé par Jean Barthollet. Je n'ai aucune interprétation à faire sur l'escapade qu'offrit le gardien Willi à ses P.G. au "bordel" de Saint-Pauli, ne m'intéressant pas à la vie privée des gens, MAIS, PAR CONTRE, JE M'INSURGE, DE TOUTE MON AME, SUR LA DÉSAGRÉABLE description du CAMP, SUR le DOUTE entourant la CHAPPELLE CONSTRUITE ET QUI SERT AU CULTE PROTESTANT OU CATHOLIQUE, sur les derniers COMMENTAIRES de L'ARTICLE SUR L'ATTITUDE DE MAIRE (un de mes amis) ET SURTOUT cette QUESTION RÉVOLTANTE, TERRIFIANTE, INJURIEUSE : "NOUS TROUVERIONS-NOUS EN FACE D'UN CIMETIÈRE FACTICE" ?

Tu dois savoir, cher Joseph, que dans les dernières semaines de ma captivité, étant Responsable du Clan routier et de l'Action Catholique à SANDBOSTEL, j'ai été un des organisateurs d'un Groupe de 80 volontaires, prévenus par le Médecin du Camp des dangers du Typhus exanthématique qui ravageait les squelettes ambulants de nos frères, ces malheureux déportés politiques de NEUENGAMME venus échouer au Stalag XB par la Force armée, brutale et méchante des SS.

C'est parce que j'ai vécu dans ce milieu de MORT, que j'ai frôlé pendant près d'un mois, et m'étant fait un DEVOIR de faire procéder à la sépulture de ces Martyrs, j'en ai fait enterrer plus de TROIS MILLE en TROIS semaines, que j'ai voulu retourner sur les lieux de ma souffrance.

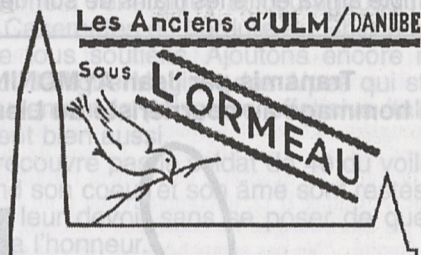
Une première fois, seul avec mon épouse, une deuxième fois lors du dernier Pèlerinage organisé par Paul DUCLOUX. Là, nous fûmes logés dans une famille d'allemands, devenus nos grands AMIS. En effet, en tant que Maire de St Berthevin et Président fondateur de la Chorale et de la Musique, j'ai été tout naturellement amené à organiser des échanges amicaux, je peux même dire FRATERNELS entre les gens de SELSINGEN siège de la Commune dont dépend maintenant Sandbostel et mes Amis de St Berthevin. Un de mes souvenirs le plus poignant est celui de l'apparition dans le chœur de l'église, où je venais de proclamer, en allemand, la si belle prière de François d'Assise : "là où se trouve la haine, que j'y mette l'Amour", d'une femme venant me témoigner son affection, devant toute l'assemblée. Elle venait de ma reconnaissance, après plus de 40 ans, celle qui, ayant alors 16 ans, travaillait dans le camp, sous mes ordres, transportant avec une autre, à longueur de journée, des cadavres. ATROCEMENT ému !

Je plonge dans mes souvenirs et je tarde à te dire que **j'organise pour le cinquantième anniversaire de notre libération, un Voyage-Pèlerinage à Sandbostel, du 30 Août au 5 Septembre 1995.**

PROGRAMME

Départ de LAVAL : Mercredi 30 août 1995 (15 h.)
 Arrivée à SELSINGEN, le 31 (vers 10 h.)
 Journée libre le 1er septembre.
 Excursion vers BREMEN et BREMERHAVEN, le 2 septembre.
 Messe et Cérémonie civile, le Dimanche 3 septembre
 Excursion vers STADE et HAMBOUR, le 4 septembre
 Journée libre le 5 septembre.
 Retour, avec passage à KEVAELER et MAARSTRICHT, le 6 septembre.

Pour tous renseignements complémentaires :
 Mr. B. LE GODAIS, 125, Quai d'Avesnières,
 53000 Laval. Tél. 43. 67.16.57. (J.T.)

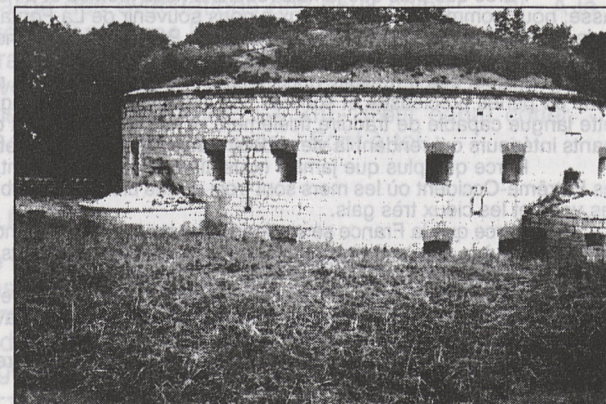


Nos camarades et nos amis d'Ulm continuent d'être affectés par la mort cruelle au sein de leur groupe. Après la disparition il y a tout juste quelques semaines du président, René SCHROEDER, nous apprenons le décès soudain de son épouse le 14 mars dernier. Madame Schroeder, effacée, discrète, était d'une grande affabilité, attentive à tous ses interlocuteurs.

Le bureau de l'Amicale adresse ses plus sincères condoléances à la famille Schroeder éplorée.



Les "Anciens d'ULM" aux lieux du Souvenir : le fort du KUHBERT.



Col. J.DUEZ

LA GAZETTE DE HEIDE

Voici une mésaventure arrivée à l'un de mes voisins, qui aurait pu lui coûter très cher, cinquante briques pas moins.

Il est alité presque en permanence et ne se lève que pour se mettre à table, en fauteuil roulant. Pour cela il dépend d'une aide, que ma femme de ménage lui prodigue plusieurs fois par jour.

Comme la tâche est astreignante, elle lui conseilla de prendre un "extra", ne serait-ce que pour les repas ; une femme relativement jeune, la quarantaine, se présenta et fut acceptée sur sa bonne mine.

Mon voisin, qui va bientôt fêter ses 89 ans, fut chouchouté comme un prince. Il y avait longtemps qu'il ne l'avait été ainsi, étant veuf depuis 14 ans et sans enfants ; il a des neveux et des nièces mais ils ne sont pas sur place.

Cet "extra" avait pour tâche de relever la boîte aux lettres et un jour, la curiosité la poussant, elle décaqueta un relevé de chèques postal. La somme qu'elle découvrit la laissa rêveuse. En effet, le vieil homme ne dépensait guère, les revenus, retraites et pensions s'accumulaient en une somme plus que rondelette.

Un projet diabolique naquit dans l'esprit de cette fille : en faire passer une partie dans son escarcelle. Elle décida d'effectuer des retraits à l'aide de "bons" qu'elle pouvait facilement se procurer. Imiter une signature peu compliquée fut pour elle un jeu d'enfant, et sans vergogne elle commença ses ponctions.

Par petites quantités d'abord, puis s'enhardissant, par millions d'anciens francs. Comme c'était elle qui relevait le courrier, il lui fut facile d'escamoter les relevés de comptes postaux. Comme son patient travaillait de préférence avec une banque et ne se servait pratiquement pas de son CCP, il ne s'apercevait de rien.

Cela dura au point d'atteindre la somme de 500.000 Frs actuels.

Elle ouvrit un compte personnel, prit des actions Balladur sans éveiller la suspicion de la Poste, et dit à qui voulait l'entendre que son patron était avec elle très généreux. Secrètement elle espérait bien le trouver mort un matin dans son lit, ou bien perdant la tête... Il y avait eu plusieurs alertes, mais les issues n'avaient pas été fatales.

Comme la situation durait, elle prit peur et remboursa par virements successifs sans que l'employée de la Poste y prête attention. Mais un relevé de décompte arriva entre les mains de son destinataire

qui découvrit enfin la supercherie. Interrogée, elle eut l'audace de lui dire que c'était lui qui avait signé les retraits et qu'il ne s'en souvenait plus. Par malheur pour elle, dans la famille du lésé, il y avait un neveu gendarme qui mena une enquête, demanda les doubles au centre CCP, fit expertiser les fausses signatures et confia le tout à la gendarmerie locale.

Elle passa en justice pour faux, usage de faux et vol sans préjudice vu qu'elle avait totalement remboursé. Elle écopa quand même, outre une amende de 10.000 frs, d'une peine d'un an de prison mais avec sursis, inscrite sur son casier judiciaire.

Le chroniqueur du tribunal la décrivit ainsi :

Madame R... pleurniche à la barre en tordant son mouchoir ?

Mais croyez-vous que cela lui ait rabattu sa superbe ? pas du tout. Elle sort dans le bourg la tête haute, tient la conversation et c'est tout juste si elle ne se pose pas en martyre, victime de la fatalité et de la cupidité de son ex patron !

On a beau dire qu'elle a l'esprit fêlé, elle est quand même dangereuse.

Je vous ai conté ce fait divers pour vous mettre en garde contre les approches dont sont souvent victimes les personnes âgées, pas assez méfiantes et donc souvent victimes de jeunes filous, exemple moi pour ma voiture ! (voir le LIEN N° 488). Une vieille chanson d'après la première guerre disait ;

Méfiez vous d'Anatole,

C'est un gremlin, c'est un voyou.

Sous son air benévole,

Il cache une âme de filou !

Sur ce chers(es) amis(es) je vous laisse en vous assurant de mon amitié.

AYMONIN Jean 27641 XB

(1) Cela me fait un ami épistolaire de plus. Il m'annonce la disparition le 16/10/93 de son ex-voisin de lit d'hôpital, le fameux GREVISSE, ainsi vont les choses. "Quoiqu'insupportable, il m'était cependant sympathique. N'avons nous pas tous nos défauts ?"

Transmis par Jean AYMOUNIN, ce très beau texte, malheureusement non daté, en hommage au courriériste du Lien, l'ami Robert VERBA et à tous les anciens du XA. (T.)



STALAG XA

JOURNAL DES FRANÇAIS

"Homme de Confiance et simple prisonnier de guerre comme eux, je dédie ces lignes à tous mes camarades de XA."

J'ESPERE

Parce que demain est plus proche de nous qu'hier.
Parce que jamais depuis l'exil nous ne vîmes mars si chaud, si lumineux, si semblable aux plus doux hivers de France.

Parce que, et je pense à Verba et à Massé, à Gilbert et à Schindler, à Prost et à Duguet, à Potier et à Daunou, à celui-ci et à celui-là, à de Mailly encore, parce que se lèvent aux quatre coins du Stalag avec tous ses Kommandos, une foule de jeunes hommes qui dominent leur misère, oublient la boue dans laquelle ils pataugent et les loques dont ils se vêtent, une foule de jeunes hommes de France qui... renaissent.

De ces jeunes hommes auxquels je me sens lié non seulement par le malheur d'être captifs, mais encore par notre commune qualité de fils de France.

Parce que depuis quelques semaines où je circule, je vois tant de regards clairs, tant de sourires fancs et calmes, je serre tant de mains sincères et découvre tant de bonnes volontés désintéressées !

Parce qu'ils sont si courageux ces compatriotes qui face à la Méchanceté à l'Injustice, à l'Ingratitude universelle servent quand même... pour la beauté du geste.

Parce qu'au contact de ces milliers de camarades, j'acquies désormais la certitude que je ne suis pas seul à pouvoir prononcer ni écrire les mots France sans éprouver une joie indicible à l'idée que je viens de France et que je m'appelle Français.

Parce que le cercle de nos richesses se restreint encore et plus, et que, désarmés, poussés, sans cesse resserrés autour de nos seules ressources naturelles, les plus pures et les seules inviolables, nos intelligences, nos volontés, nous prenons mieux conscience des Vérités terrestres.

Parce que plus que jamais réduits à nous mêmes et à notre passé, nous sommes plus nombreux à nous souvenir de La Fontaine et de Voltaire, de Rabelais et de Baudelaire. Parce que nous nous émerveillons devant nos trésors.

Parce que Français nous disposons pour exprimer nos âmes de perles précieuses et sonores, les syllabes de notre langue, cette langue capable de traduire fidèlement et harmonieusement ces chants intérieurs qui rendent la vie si douce aux sages et aux poètes.

Parce que plus que jamais nous aimons notre Occident, et ces Extrême-Occident où les mers sont trois et très bleues, les arbres très verts et les cieux très gais.

Parce que la France se confond avec nous, parce que nous représentons à la fois les centaines de millions de Français morts, et les centaines de millions de Français qui nous suivront.

Parce que l'angoisse qui nous étreint à vieillir sans vivre ne peut être vaine, parce que la vie présente sans but quand même avoir un... but.

Parce que la Seine coule encore, et le Rhône et la Loire et la Garonne aussi.

Robert DAEL

Homme de Confiance des Français



COMMUNIQUÉ

JOURNÉES BELGO-FRANÇAISE du CINQUANTENAIRE

Le Samedi 29 Avril 1995

Accueil des participants par le Président, son épouse et notre dévouée Mme ALEXIS à partir de 12 heures au Café Restaurant "L'EXCELSIOR" Avenue de la gare 4 (face à la gare). Nous prendrons un déjeuner en commun (facultatif).

Tél. 081-230353, dans cet établissement.

Des chambres seront réservées sur demande à Madame Irène ALEXIS, Tél. 081-742215. (rue du travail 53 à NAMUR (Salzennes) qui se mettra en contact avec l'Hôtel Reine VICTORIA - (QUEEN VICTORIA)

Le prix des chambres, est de :

- pour deux personnes :			
- avec Bain,	2150	Francs Belges	
- douche	1750	"	"
-pour une personne :			
- avec Bain,	1750	"	"
- douche	1350	"	"

Prix par nuitée petit déjeuner compris dans tous les cas ; à payer en sortant

Le Dimanche 30 Avril 1995.

À 10 h. 30 assemblée générale à SALZINNES en la salle de l'école N.D. à coté de l'Eglise Sainte Julienne, ou se tiendra à 11h 30, le service religieux à la mémoire de nos camarades disparus, célébré par notre Aumonier National avec nous l'espérons un Aumonier Français, que nous invitons volontiers.

A la sortie de l'office, dépôt de fleur au monument aux morts face à l'église, en présence des Autorités Communales.

à 13 heures, banquet traditionnel en la salle de l'école N.D.

Le prix du banquet est de 1150 frs Belges par personnes.

Réservation avant le 22 avril, (paiement pour les amis français pendant le repas), à notre secrétaire André ADAN, place Cornille 16 à 6140 Font. l'EVEQUE.

MENU

Apéritif du chef,	
Filet de sole meunière au mille feuille de homard et crabe et brochette de scamps, sauce au beurre blanc	
Potage velouté garbure	
Mignon de veau grillé au magret de canard fumé.	
Sauce porto à l'échalote variété de légumes chauds.	
Gratin dauphinois.	
Assortiment de fromages chauds et froids avec brioche.	
Pièce montée. Omelette norvégienne	
MOKA	
Vin Blanc... ..1/2 Vin Rouge	

Et comme toujours... BIENVENUE AUX AMIS FRANÇAIS...

A. ISTA

KOMMANDO 605

Le 15 janvier dernier, j'ai eu le plaisir de retrouver au "Royal Trinité" à Paris, des amis, des membres du bureau, que je n'avais pas revus depuis Vincennes dernier, pour les raisons que vous savez.

Bien sûr, nous avons parlé de notre prochaine rencontre annuelle, qui sera la Cinquantième depuis notre retour. A cette journée du 18 MAI 1995 vous vous devez d'être présent. Seules des raisons de santé seront retenues comme excuses. Pour ma part, je serai heureux de retrouver mes camarades de kommando. Je n'ai pas besoin de citer leurs noms ! La table du 605 les attend, ainsi que celui que, là-bas, à Neumunster, vous appeliez "La Cloche" !

Ensemble, nous évoquerons le souvenir de nos amis disparus, et parcourons une fois encore, mais sans nostalgie, les jours et les ans de notre captivité.

Alors, chers amis, venez à Vincennes, nombreux.

Roger LAVIER.

PROPAGANDE ET ATTITUDES POLITIQUES DANS LES CAMPS DE PRISONNIERS : LE CAS DES OFLAGS (suite du précédent N° 3^e partie et fin)

La propagande de la mission Scapini trouvait donc un milieu consentant et même largement favorable, du moins jusqu'en 1942. Le doyen cité plus haut, tancé par un représentant de Scapini qui lui avait reproché l'indifférence du caps à l'égard du Maréchal et de la Révolution nationale, voulut se racheter par une adresse à Pétain et à Darlan à l'occasion du 1^{er} janvier 1942. Un texte circula officiellement, affirmant que "les officiers, sous-officiers et hommes de troupe, prisonniers à l'oflag VI A... sont pénétrés de la grandeur et de la nécessité de la Révolution nationale, appliqués à l'accomplir en eux-mêmes durant leur captivité, et résolus à la faire triompher à leur retour en France..."⁷². Bien entendu, chacun était libre de ne pas signer cette adresse, mais on savait que la censure allemande relèverait les noms de ceux qui se seraient abstenus.

Cette exaltation de la Révolution nationale, la mission Scapini mit tout en oeuvre pour la favoriser par la création de "Cercles Pétain", qu'elle alimenta en matériaux de propagande qui seraient utilisés dans des conférences, des cercles d'études, des expositions. La grande période d'activité des "Cercles Pétain" dura de l'été 1941 à l'été 1942. Pour reprendre l'exemple de l'oflag VI A, voici la liste des conférences offertes à l'ensemble du camp, à partir d'octobre 1941⁷³ : les bases politiques et sociales de la Révolution nationale ; le climat spirituel de la Révolution nationale ; la Révolution administrative : services et serviteurs de l'Etat révolutionnaire ; l'école de la Révolution nationale : l'enseignement primaire public ; la Révolution nationale et la famille ; les formations de jeunesse : l'idée corporative, éducation générale, sports et chantiers ; faux, contre et vrais révolutionnaires ; la Révolution nationale et les professions libérales ; l'Organisation professionnelle du commerce et de l'industrie et la Révolution nationale ; la Révolution sociale paysanne ; la légion française des combattants et des volontaires de la Révolution nationale ; la Constitution et les grands principes constitutionnels ; la paysannerie au service de la France ; le rôle économique de la profession organisée. Cette campagne se termina en apothéose par une exposition, ouverte le 1^{er} mai 1942, où différents stands illustraient les grands thèmes de la Révolution nationale ; ponctué, le 2 mai par la Fête du Travail et du Maréchal, le 10 mai par celle de Jeanne d'Arc, elle se prolongea jusqu'au 19. Les deux dimanches, 10 et 17 mai, les hommes des kommandos voisins étaient exceptionnellement autorisés à entrer dans le camp (les officiers, sauf les responsables de l'exposition, étant consignés dans leurs chambres) pour la visiter⁷⁴. Il en est de même dans tous les oflags, avec parfois moins de moyen ; mais l'inspiration est toujours la même⁷⁵. La France vaincue se relèvera en appliquant la formule : "Travail, Famille, Patrie." On exalte l'Empire, les heures glorieuses de la colonisation et l'oeuvre civilisatrice de la France, dans l'espoir que le désastre national l'épargnera. On se rabat surtout sur l'image d'une France future, rurale et artisanale : c'est l'un des thèmes favoris de Pétain et de la presse de la collaboration, relayée complaisamment par Le Trait d'Union. Il est curieux de constater que les animateurs des "Cercles Pétain" ne paraissent pas s'apercevoir que cette image coïncidait parfaitement avec la place destinée à la France, soumise aux besoins et aux intérêts du Reich, dans une Europe dominée par la "Grande Allemagne"⁷⁶.

Il est vrai que le thème de la collaboration n'est jamais abordé ouvertement dans les Cercles Pétain. Le mot d'ordre est au silence, il faut faire confiance au Maréchal : "La politique extérieure ne doit pas faire l'objet de causeries, de conférences ou cercles d'étude. Les PG doivent sans réserves, sans chercher à juger, être aveuglément derrière le Maréchal et derrière le chef du gouvernement", dit une note officielle⁷⁷. Lorsqu'ils visitent les camps, les délégués de Scapini n'en tiennent rigoureusement à cette attitude. A l'oflag II D, le compte rendu d'un des responsables reçu par eux souligne les consignes : silence, discipline, correction, dignité : "Ne pas surenchéir naïvement sur cette politique de "collaboration". D'ailleurs nous ne connaissons pas le contenu réel de cette politique... Des événements importants, militaires et diplomatiques, se sont produits depuis notre défaite ; d'autres peuvent se produire. Si la Maréchal doit modifier sa politique extérieure, il le dira. Ce qu'il veut, derrière lui, c'est la stabilité et non la versatilité" (23 novembre 1941). Et un peu plus tard, le 1^{er} mars 1942 : "... La collaboration ? pour le moment elle est à sens unique et la France en fait seule les frais. Le Maréchal continue à souhaiter franchement une entente entre les deux pays... Travailler à maintenir l'unité de la France... Garder un silence absolu"⁷⁸.

L'été 1941 voit cependant s'affirmer un courant collaborationniste qui va se montrer assez actif jusqu'à l'été suivant. On a accusé les anciens combattants de 1914-1918 d'y avoir beaucoup poussé, dans le culte qu'ils vouaient "au vainqueur de Verdun". Sans doute certains d'entre eux ont-ils eu des initiatives déplacées : ainsi, à l'oflag X B, ceux qui voulaient, au moment de leur libération, remercier le commandant du camp et déposer une gerbe au monument aux morts de la ville ; il fallut, pour les en dissuader, toute l'autorité du doyen qui leur rappela que la majorité de leurs camarades demeuraient derrière les barbelés⁷⁹. Même s'il n'est pas isolé, ce cas reste exceptionnel. Ce qui influence le prisonnier, c'est l'évolution de la guerre. Le débarquement anglais à Diégo-Suarez, puis l'affaire de Syrie, exploitées à fond par la propagande, sont représentés comme une compensation, sur le dos de la France, pour les échecs graves que l'Angleterre subit partout ailleurs, et alimentent le courant anglophobe. Le gouvernement de Vichy a obtenu la libération de quelques officiers de l'armée coloniale : des listes de volontaires circulent, on veut saluer les partants pour manifester la solidarité avec "ceux qui, appelés à la défense de l'Empire, auront la mission sacrée de soutenir l'honneur du pays"⁸⁰. En même temps, c'est le déclenchement de la guerre à l'Est, présenté aussitôt, du côté allemand, comme une riposte préventive : c'est la "croisade antibolchevique". Et cette fois, propagande allemande et propagande vichyste sont d'accord. Le compte rendu du délégué de Scapini à l'oflag II D cité ci-dessus⁷⁷ contenait cette formule : "Le Maréchal affirme que le plus grand danger pour le moment est le bolchevisme." Devant les communiqués triomphants de la Wehrmacht, ceux qui anticommunistes avant tout, espèrent et prédisent l'effondrement de l'URSS ont beau jeu. La masse est indécise et découragée : quelle échéance prévoir ? A quand la libération ? et dans quelles conditions ?

C'est alors que la collaboration prêchée par la presse parisienne rencontre un certain écho et que ses partisans esquissent une organisation. A l'oflag X B, s'est constitué un groupe "Discipline française" qui, jouant sur l'ambiguïté du pétainisme, tentait d'entraîner une masse malgré tout réticente. Mais, il demeurait très minoritaire (200 environ) et fut déconsidéré par la révélation d'une dénonciation flagrante⁸¹. On signale aussi un groupe "Régénération" au XVII A, et un groupe "Collaboration" au IIB où se manifeste une certaine propagande en faveur de la LVF (Légion des volontaires français contre le bolchevisme)⁸². Rien de tout cela n'était grave, les effectifs de ces "ultras" étaient faibles et leur activité ne pouvait se traduire que par des gestes sans efficacité réelle.

Il en fut tout autrement de l'affaire du travail des officiers. La Convention de Genève de 1929 prévoyait que, s'ils demandaient un travail qui leur convienne, celui-ci pourrait leur être procuré. Ce n'est pas du tout ce qui se passa. A partir de 1942, l'Allemagne ne peut plus échapper à la perspective d'une guerre longue, et le problème de la main-d'oeuvre se pose à elle. La main-d'oeuvre française est particulièrement appréciée⁸³, mais le rendement est médiocre : si les officiers se mettaient au travail, ce pourrait être un stimulant que la propagande utiliserait. Et, d'autre part, les officiers constitueraient, par leurs compétences variées, une main-d'oeuvre particulièrement précieuse. Spéculant sur la lassitude et le découragement, l'administration allemande proposa elle-même du travail à des conditions alléchantes : des contrats de six mois renouvelables, liberté de mouvements, salaire s'ajoutant à la solde... La seule condition était l'engagement de ne pas s'évader. Il est évident qu'il y avait une différence considérable entre la perspective envisagée dans le texte de la Convention de Genève, et l'offre de participer à l'effort de l'Allemagne engagée dans une guerre totale : qu'il s'agisse d'emplois de bureaux (secrétaires, comptables, dessinateurs) ou de techniciens de l'économie, c'était bien cette fois une véritable collaboration, dans le plein sens du mot. L'offre eut d'autant plus de retentissement qu'elle fut appuyée par les autorités françaises, en premier lieu la plus haute de celles avec lesquelles les prisonniers avaient un contact, la "mission Scapini". Scapini a écrit que les prisonniers n'avaient fait qu'user de leur droit⁸⁴, mais c'est inexact. Le directeur de sa délégation à Berlin adressait en effet, le 14 septembre 1942, la note suivante aux doyens des oflags :

"Le gouvernement français donne son assentiment aux dispositions de l'article 27 de la Convention de Genève du 27 juillet 1929. La seule réserve qui soit faite à ce propos est que les emplois offerts ou sollicités soient compatibles avec la dignité d'officier, cette compatibilité étant laissée à l'appréciation et au jugement de chacun, puisque aussi bien seuls les officiers en cause connaissent les conditions exactes de leur emploi⁸⁵. L'ambassadeur ajoute qu'il estime souhaitable, pour plusieurs raisons que, sous la réserve ci-dessus indiquée, les officiers soient employés dans l'économie allemande. Ils seront, en outre, ainsi en mesure d'apporter un réconfort moral indispensable, et en tout cas loin d'être inutile, aux hommes de troupe dont ils seront nécessairement plus rapprochés." Il terminait en déclarant "espérer beaucoup plus à cette occasion les officiers seraient à même de jouer le rôle social, dans le cadre de la discipline militaire, que leurs fonctions les appellent à remplir".

Mieux encore, le 25 janvier 1943, c'est un membre du gouvernement, et le mieux placé pour faire connaître à des officiers la pensée du Maréchal, le général Bridoux, secrétaire d'Etat à la Guerre, qui leur adresse ses instructions : "... si les officiers ou assimilés, d'active ou de réserve, prisonniers de guerre sont désireux d'occuper un emploi, ils peuvent travailler pendant la durée de leur captivité, sans crainte de préjudice pour leur situation professionnelle acquise en France. Il a toujours été dans les traditions de l'Armée française que les officiers suivent en toutes circonstances le sort réservé à leur troupe. Cette tradition doit être maintenue, même pendant les jours de captivité où la troupe est utilisée à travailler pour la puissance détentrice"⁸⁶.

Ainsi épaulée, l'Administration allemande entreprend une vaste campagne, fait miroiter aux yeux des officiers qu'ils pourrissent éventuellement être "transformés" et "placés sur le même pied que les travailleurs civils français en Allemagne", ouvre de véritables bureaux d'embauche dans les camps. La crise fut grave : d'un côté le mot d'ordre officiel de collaboration, et la perspective d'une vie libre, de l'autre le sens de l'honneur et le sentiment que, quoi qu'on dise, c'était bien l'Allemand qui restait l'ennemi. Les doyens avaient dans cette affaire un rôle déterminant à jouer. L'un d'eux prit nettement position contre le travail : le doyen des Français de Colditz⁸⁷, camp d'irréductibles où il eut sans peine tous les officiers derrière lui, mais il fut apparemment le seul ; les autres encourageaient les départs, quitte à se dédire quand ils constatèrent avec effroies conséquences de leur attitude⁸⁸ ou louvoyèrent en évitant la prendre nettement position. Dans un premier temps les candidatures affluèrent, traduisant le désarroi de bon nombre d'esprits et le découragement devant un avenir incertain. Mais beaucoup se reprirent ensuite, sous la pression de l'opinion générale et devant la réprobation de leurs amis. Les départs s'échelonnèrent sur plus d'un an, les derniers eurent lieu au début de 1944. Dans l'état actuel de notre documentation, il est impossible de fournir un nombre global de ces travailleurs volontaires : pour l'oflag II D, P. Flament en dénombre 250, soit environ 10 % de l'effectif du camp, tandis que pour le IV D, ils seraient 264 pour un effectif moyen de 5 500 à 6 000 et pour le VI A, de 115 pour environ 2 000 (à la date du 29 janvier 1943)⁸⁹. Un certain nombre d'entre eux ne renouvelèrent pas leur contrat initial ; au IV D, 21 retours au camp sont indiqués, 9 au VI A. On manque de données pour les autres camps, mais, dans l'ensemble, une proportion voisine de 5 % de travailleurs volontaires paraît vraisemblable ; elle ne peut cependant pas être établie avec certitude.

Cet épisode pénible marque pratiquement la fin de l'activité des collaborationnistes : ceux qui n'avaient pas été libérés partirent travailler ou se retirèrent dans un silence prudent. Car, à l'occasion de cette prise, le retournement de l'opinion s'était manifesté, souvent bruyamment, parfois violemment, lorsque les départs n'étaient pas organisés clandestinement par les Allemands, il y avait eu des manifestations, des crises, des menaces. Au XVII A, une bagarre fut évitée de justesse par le doyen, obligé de rappeler que des officiers ne devaient pas étaler leurs dissensions devant leur gardiens. Et ceux qui, pour des raisons diverses, abandonnèrent le travail, furent accueillis fraîchement à leur retour et tenus en quarantaine : ce fut le cas notamment d'un certain nombre d'entre eux que l'Administration allemande envoya à Lübeck, où le vide se fit autour d'eux, jusqu'à la Libération.

Ce n'est pas que le pétainisme ait disparu, il subsistera même jusqu'en 1944, mais de plus en plus discret. Déjà le retour au pouvoir de Laval, en avril 1942, lui avait porté un rude coup : comment Pétain pouvait-il rendre sa confiance à un homme qui concentrait tout le mépris et l'horreur du parlementarisme, qui avait toujours servi de bouc-émissaire, que les pétainistes avaient toujours rendu responsable de la politique qu'ils se refusaient d'attribuer au Maréchal et qui maintenant souhaitait ouvertement la victoire de l'Allemagne ? Les "Cercles Pétain" entraient en sommeil, celui de l'oflag VI A s'ajourna sine die en juin 1943. Et Jean Guiton, qui avait animé celui de l'oflag IV D, nota dans son journal, nons sans mélancolie, en août 1942 : "Ici, nous n'avons pas à décider de la politique, mais à obéir. Nous sommes dans les soutes du navire : nous ne voyons rien ; nous savons que le pilote est sage et qu'il n'a qu'un chose en vue : le salut durable de ce navire. Nous regardons le chemin parcouru depuis deux ans ; nous voyons que le pilote a manœuvré sans précipitation,

sans errements. Nous lui faisons confiance par un acte assez analogue à l'acte de foi. Les raisons que nous avons de la suivre sont claires, bien que plusieurs de ses actes demeurent mystérieux.

Nous voyons distinctement pourquoi il faut acquiescer à des actes que nous ne comprenons pas distinctement"⁹⁰. Ce pétainisme de foi et de nostalgie politique est aussi parfois le fait de la servitude militaire : témoin le cas de ce colonel de l'oflag X B, dont tous les compagnons témoignent de la haute conscience morale⁹¹, irréductiblement hostile à la politique de Vichy, mais qui, en tant que directeur d'un cours d'histoire militaire destiné aux officiers d'active pour lequel il a été désigné, destitué, au nom de l'obéissance au gouvernement légitime, deux de ses subordonnés qui ont refusé de participer au défilé du 1^{er} mai 1944. Ils furent d'ailleurs au total 450 (sur 1 600) à s'abstenir, lors de cette manifestation en l'honneur du Maréchal, et l'affaire fit grand bruit : certains officiers supérieurs voulaient envoyer la liste des récalcitrants à Vichy pour les faire dégrader ! Le doyen temporisa jusqu'au 6 juin...

Il n'est pas douteux que l'opinion a basculé vers la fin de 1942 : conséquence normale de l'évolution de la situation militaire, et aussi d'une contre-propagande qui a maintenant des atouts et qui a trouvé des moyens d'action. Mais il faut faire un retour en arrière pour retrouver les origines d'une opposition d'abord individuelle, muette, doublement clandestine, vis-à-vis des autorités françaises comme des autorités allemandes.

Elle part d'une double courant. Courant d'opposition, d'abord, à ce régime nouveau qui n'a rien de plus pressé que de régler ses comptes avec des ennemis de l'intérieur, et dont on apprend progressivement les premières décisions : des révocations arbitraires⁹², l'élimination des Juifs de la vie publique, la mise à l'index des Francs-Maçons, la suppression des Ecoles normales et la condamnation de la laïcité. Cela dresse contre lui les gens de gauche, minoritaires il est vrai, mais parmi eux beaucoup d'universitaires, et d'instituteurs, encore que ce soit une erreur de croire ces derniers unanimes, bon nombre d'entre eux courbant le dos, au moins provisoirement, sous les attaques dont leur corporation était l'objet. Un autre courant, plus faible en 1940, et qui ne se confond pas nécessairement avec le premier, est fait de ceux qui, malgré l'alliance de fait entre l'Allemagne et l'URSS, la neutralité des Etats-Unis, l'Angleterre aux abois, ne veulent pas croire à la défaite irrémédiable. Ils ignorent l'appel du 18 juin, ils ignorent longtemps jusqu'au nom du général de Gaulle⁹³ qui n'apparaît qu'incidemment dans la presse parisienne et le Trait d'Union comme "ex-général", "félon", "vendu à Churchill", et que le gouvernement de Vichy a condamné à mort. Les uns sont des antifascistes de gauche, mais d'autres sont des nationalistes de droite, comme il y en a beaucoup dans l'armée, et qui n'ont pas évolué dans le même sens que Maurras. Et peu à peu des nouvelles parviennent, par des lettres clandestines, et d'un autre ton que la propagande officielle, dissimulées dans les colis venant de France ou de l'étranger. Leur diffusion s'organise. Au II D, des normaliens de la rue d'Ulm prennent l'initiative de créer un journal parlé fondé sur une critique sévère des documents qui leurs sont transmis. Tout le monde reconnaît le sérieux de sa documentation et de son objectivité, ce qui lui vaut un grand succès⁹⁴. Au VI A, où existait depuis le début un journal parlé dont le "Cercle Pétain" avait pris le contrôle, une diffusion concurrente, à base de nouvelles clandestines, fut organisée, à partir de la fin de 1941, et tout le camp la connut rapidement sous le nom de "Vêpres rouges"⁹⁵. Au II D, l'opposition s'affirme aussi dans des conférences. Au printemps 1941, le commandant Billotte, sous le titre anodin de "la chasse à la baleine dans les mers du Nord", démontrait que les Allemands ne pourraient jamais débarquer en Angleterre ; il eut un grand succès. Mais un normanien, qui s'adressait aux instituteurs, ayant pris la défense de l'école laïque, suscita au contraire de sérieux remous, et n'échappa que de justesse à une dénonciation⁹⁶. Peu à peu, cependant, l'opinion évoluait, et les autorités françaises, qui avaient d'abord prétendu censurer les conférences, assouplirent leur position et se montrèrent plus opportunistes : de la clandestinité, on allait passer à la tolérance, puis à la complicité, pour aboutir à l'adhésion.

Mais c'est la radio qui constitue l'arme décisive de cette propagande, parce qu'elle intervient précisément en 1942, lorsque l'opinion est ébranlée par l'évolution de la guerre et troublée par les méfaits de la propagande en faveur du travail volontaire. Il y avait eu déjà des postes de radio clandestins, dès le début de la captivité aux oflags IV D et XIII A. Ils s'appartenaient à des officiers pris avec leurs bagages, et avaient échappé à une fouille sommaire, dans le désordre des premiers jours⁹⁷. Mais, dans l'atmosphère pétainiste de l'époque, leur audience resta limitée et se perdit dans le flot des rumeurs clandestines qui circulaient. La grande période de la radio clandestine commença en 1942. A la fin de cette année, il y avait, dans tous les oflags, un et souvent plusieurs postes, certains tenus en réserve en cas de panne ou de confiscation. Les introduire était risqué, mais relativement facile. Il fallait s'assurer d'un correspondant, convenir avec lui d'un code : les rapatriés servaient d'intermédiaires. Le colis annoncé se distinguait par un signe convenu. Comme c'étaient des Français qui étaient chargés du déchargement des colis et de leur transport à la baraque de la distribution, il suffisait de subtiliser le colis compromettant et de le remplacer par un autre fonctionnant dans le camp. Les accidents furent rares. Plus difficile était le camouflage, car les Allemands connaissaient l'existence de ces postes, et leur faisaient une chasse acharnée. Toutes sortes de stratagèmes furent utilisés. En voici un, parmi les plus élaborés. Dans le château de Colditz, à l'architecture compliquée, un acrobate réussit à loger un poste dans un recoin de muraille à peu près inaccessible.

Ce mur était celui d'une chambre calme et recueillie, habitée entre autres par le R.P. Congar. Mais, pour atteindre le poste et le faire fonctionner, il fallut percer ce mur de pierre de 40 cm, avec des outils de fortune. Le mur était décoré d'une grande carte peinte d'Afrique, et les trous se trouvaient à l'emplacement des villes marquées de grands ronds noirs : ces ronds étaient des bouchons de liège, il suffisait de les enlever, et d'introduire un long tisonnier, pour atteindre les commandes du poste. En cas d'alerte, tout était remis en place en quelques secondes⁹⁸. Un problème délicat était celui de l'alimentation en électricité, car le courant était coupé la nuit et en cas d'alerte. Mais, il se trouva toujours des électriciens pour opérer des branchements sur des circuits fonctionnant en permanence, ceux de la Kommandantur ou de l'infirmerie en particulier. A Lübeck, on fabriqua même une dynamo, qui se révélait très utile après la libération, alors qu'il n'y avait plus d'électricité nulle part.

On capta ainsi des nouvelles de partout : la BBC en premier lieu, mais aussi Radio-Brazzaville, Radio-Moscou, Radio-Vatican, et la si réconfortante chronique de René Payot à Genève. D'abord chuchotées, les nouvelles firent peu à peu l'objet d'une diffusion organisée. Au XIII A, le doyen s'y était d'abord opposé catégoriquement, mais au XIII B, Pierre-Henri Simon rédigeait chaque semaine un Tour d'horizon, que son camarade Bernard Guyon (encore deux anciens de la rue d'Ulm) diffusait au XIII A⁹⁹. Au II B, le journal clandestin, qui a adopté le sigle vite populaire ISF (Ils sont foutus !), se nourrit désormais essentiellement de nouvelles parvenues par la radio¹⁰⁰. Il fallait prendre des précautions rigoureuses : le poste n'était connu que

de ceux qui prenaient les nouvelles et du service de guet. Le communiqué rédigé était diffusé par des intermédiaires qui en ignoraient l'origine. Tous les textes écrits devaient revenir au point de départ et être détruits. Malgré les précautions, certains postes furent découverts et il y a tout lieu de croire que c'est à la suite de dénonciations.

Est-ce à dire que cette nouvelle propagande fit passer les oflags du pétainisme au gaullisme ? Il faut se garder de formules simplistes. D'abord, beaucoup d'officiers restent attachés à la notion de gouvernement légal et à l'obéissance qui lui est due : c'est pourquoi la majorité du X B marque encore son respect au Maréchal par une cérémonie militaire, le 1^{er} mai 1944. Nombreux aussi sont ceux qui veulent croire à un accord secret entre les deux autorités. Mais, surtout, la grande majorité s'intéresse avant tout aux nouvelles militaires, parce que c'est de la défaite de l'Allemagne que viendra la libération. Aussi suit-on passionnément le redressement et les offensives de l'Armée rouge, même si on souhaite que la libération vienne par l'Ouest, parce que le rapatriement sera plus rapide, et qu'on se méfie des Bolcheviks. On s'enthousiasme à l'annonce du débarquement en Afrique du Nord, à la chute de Mussolini, et surtout à partir du 6 juin 1944, on discute à l'aveugle de la stratégie des Anglo-Saxons, qui paraît souvent timorée. En revanche, on n'accorde que peu d'importance aux problèmes politiques, qu'on connaît mal, parce qu'ils ne peuvent être exposés dans les quelques lignes d'un communiqué, et qu'on ne les comprend pas. Les événements d'Alger, par exemple, laissent perplexes. Pourquoi l'assassinat de Darlan ? la rivalité Giraud - de Gaulle ? Giraud bénéficiait dans l'armée d'un grand prestige, accru par son évitement et par le retentissement que Hitler lui avait donné, bien maladroitement. On ne comprend pas non plus le caractère et l'importance de la résistance intérieure. On reste impressionné par la presse qui relate les lâches attentats contre la Wehrmacht qui ne servent à rien, et l'amènent à prendre des otages, les pillages organisés par des maquisards qui ne sont que des bandits de grand chemin profitant des temps troublés. La guerre de partisans reste étrangère à ces combattants de 1940 qui n'en voient pas la nécessité politique et ne croient pas à son efficacité militaire. Même lors de la libération de Paris, les nouvelles qui leur parviennent sont trop confuses et contradictoires pour leur permettre de mesurer l'importance du soulèvement populaire. Ils font confiance avant tout à la puissance d'une armée organisée, à la victoire du matériel, car ils gardent le souvenir de la défaite de 1940. Aussi est-ce des Américains avant tout qu'ils attendent la victoire et leur libération.

Les sentiments évoluant peu à peu, beaucoup hésiteront longtemps à condamner le maréchal Pétain, mais n'auront pas les mêmes scrupules vis-à-vis de ses subordonnés. Dans la plupart des camps, on n'accorde plus la moindre attention aux visites des envoyés de Scapini ; et quand lui-même pénètre dans un oflag, à partir de 1943, il reçoit un accueil glacial, quand il n'est pas obligé de se retirer devant les manifestations d'hostilité. Quant à la propagande allemande, elle paraît absolument dérisoire, même lorsqu'elle avance des arguments qui ne manquent pas de vraisemblance, comme celui-ci, en septembre 1944 : la libération par les Alliés va entraîner les troubles et plonger le pays dans la guerre civile²⁹. Quoi qu'elle dise, elle n'est plus crédible.

Mais de Gaulle reste un mythe. On ne connaît même pas sa voix, à la différence des Français de France. Le gaullisme de 1944 est aussi équivoque que le pétainisme de 1940. Mais à l'approche de la Libération, on refait la France, comme la Révolution nationale a prétendu la refaire en 1940. Des groupes politiques se constituent, dans les camps, sans doute. C'est encore au IIB qu'on en trouve un témoignage. ISF était demeuré toujours aussi objectif que possible, ce qui lui avait valu le soutien d'un groupe d'officiers d'active, volontairement détachés des problèmes politiques, et une sorte de complicité du doyen. Mais en mai 1944, arriva un petit groupe de prisonniers d'un camp voisin, qui avait un poste de radio, une organisation de résistance et un journal clandestin. Tout cela recommença à Arnswalde : la résistance, c'était "le groupe liberté", le journal Le Ciment. Les adhésions furent nombreuses, mais il se révéla rapidement que toute cette organisation était dirigée par un petit groupe de communistes, animé par un ancien élève de l'École normale supérieure. Du coup, pour faire pièce à la cellule communiste, une section socialiste fut mise sur pied. La même chose

se passa dans la plupart des camps, on le soupçonne plus qu'on ne le sait³⁰. Le camp le plus politisé fut certainement celui de Lübeck, où se retrouvaient des personnalités marquées politiquement, dès avant la guerre : Lübeck eut non seulement sa cellule communiste et son cercle d'études socialistes, mais aussi des groupements radicaux, d'autres d'Action catholique. Activité ? Agitation plutôt, sans prise sur le réel, comme l'était d'ailleurs cette population des oflags depuis 1940.

En conclusion, on peut donc s'interroger sur la part de la propagande dans l'évolution des esprits, dans ce milieu neutralisé, sans influence sur son propre sort comme sur l'évolution des événements.

L'exemple de ce monde, dans les conditions spéciales où il se trouve, prend valeur d'expérimentation. En définitive, pour active qu'elle ait été, la propagande n'a guère modifié les positions fondamentales. La majorité, acquise d'avance à la Révolution nationale, en gardera toujours la nostalgie, et refusera, jusqu'au dernier jour et même au-delà, de condamner en bloc la politique du maréchal Pétain. La minorité l'emporta finalement : c'est qu'elle avait pour elle la contradiction dans les termes que représentaient la collaboration et l'évolution irrésistible de la situation et leur évolution. C'est qu'elle peut amplifier ou minimiser la réalité, mais non la créer, ni l'effacer. On l'a bien vu en 1940 comme en 1945.

Jean-Marie d'Hoop.

28. Cf. Historique de l'oflag VIA, 27 novembre 1941

29. Ibid., passim.

30. Ces facilités exceptionnelles étaient dues à l'arrivée (le 27 janvier 1942) d'un nouveau doyen, un général jusqu'alors prisonnier au camp de Koenigstein, et qui définitivement lui-même ainsi sa mission, dans un ordre du jour du 27 août suivant : "... Je ne suis pas ici seulement par le fait du hasard, "l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé", dans une collectivité de circonstance. J'y suis venu, comme volontaire, mais après avoir été désigné par l'Autorité française qualifiée et avoir reçu librement des instructions émanant du gouvernement français. Dans le cadre laissé par l'autorité allemande, j'exerce un "commandement" pour lequel je revendique la pleine responsabilité, et, par suite, la pleine autorité..."

"Il va sans dire que le respect de l'autorité implique évidemment l'obligation de s'abstenir de toute critique sur l'action du gouvernement responsable de la France. Tout prisonnier, mis en ce moment dans l'incapacité d'agir effectivement pour aider le Maréchal à sauver la Patrie, par les moyens dont lui seul est juge, doit au minimum ne rien dire, ne rien écrire, ne rien faire qui puisse le gêner" (ibid., 27 août 1942). L'obéissance "sans hésitation ni murmures" des règlements militaires devient ici : approuver beaucoup d'un tel doyen, et cela explique de petites faveurs.

31. Cf. pour l'oflag II D, P. FLAMENT, op. cit., pp. 301 et sq.

32. Celle-ci ne cachait cependant pas ses intentions. Ainsi cet extrait des Cahiers franco-allemands, reproduits dans Le Trait d'Union du 1^{er} mai 1941 : "Le redressement de la France exige surtout une paysannerie saine et forte à laquelle seront assurés un épanouissement total et sans entraves et toutes ses capacités. Si, de plus, elle parvient, outre le ravitaillement de son propre pays, à envisager les besoins de son voisin l'Allemagne, l'agriculture française sera assurée d'un brillant avenir. Enrichie par l'expérience acquise au cours de ces dernières années de ses relations avec l'Est et le Sud-Est, l'Allemagne pourra lui accorder son aide et ses conseils." Et J. de LESDAIN, de L'Illustration, qui développe le même thème, prend la précaution de préciser qu'il ne s'agit pas de sacrifier l'industrie, mais à quelles conditions ? "Des cartels internationaux sont en voie de formation, grâce auxquels nous trouverons dans l'équipement industriel de la France la place qui nous revient." Ces cartels en formation n'étaient qu'un moyen supplémentaire, pour l'Allemagne, de contrôler l'industrie française.

33. Note pour le Commissariat général aux PG rapatriés, du 18 janvier 1943, cité par Yves DURAND, op. cit., p. 341.

34. Cf. P. FLAMENT, op. cit., pp. 262-265.

35. Témoignage de René LACOUR, archiviste en chef du Rhône, La vie des prisonniers de guerre dans un oflag, 32 p. dactylographiées, au Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale. Ce témoignage précis et mesuré est confirmé par plusieurs autres prisonniers dans le même camp, auquel il a été soumis.

36. Historique de l'oflag VIA, 12 juillet 1941.

37. Cf. notre 33.

38. Témoignage Lacour. Un des membres de ce groupe eut l'inconscience d'afficher le brouillon d'une lettre qu'il avait envoyée au Dr Ménétrel, et dans laquelle il déplorait les réticences des autorités françaises du camp à suivre le Maréchal dans sa politique de collaboration.

39. Cf. IKOR, op. cit., p. 297. P. FLAMENT signale la projection d'un film sur la LVF en février 1942.

40. Cf. Jean-Marie d'HOOP, La main-d'oeuvre au service de l'Allemagne, Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale, n° 8, janvier 1971, pp. 73-88.

41. Cf. SCAPINI, op. cit., p. 169.

42. Ce signifiait "la dignité d'officier" ? Il y eut des offres de toute nature, jusqu'à celles de surveillant de travaux agricoles, de conducteur de tracteur ou de tramway. 43. Contre-vérité d'autant plus choquante que les Allemands multipliaient alors les pressions sur les sous-officiers, à qui la Convention de Genève reconnaissait le droit de refuser de travailler, et qui en juin 1942, ils avaient rassemblé les "réfractaires" dans le camp de représailles de Kobjercyn. L'auteur de ces instructions devait d'ailleurs s'attendre à des remous : lors de la réunion de la sous-commission des prisonniers de guerre à Vichy où il est donné connaissance de cette circulaire, le compte rendu précise qu'elle "ne devra en aucun cas être diffusée par la presse ou par la radio" (Yves DURAND, op. cit., p. 322).

44. Cf. Général LA BRIGANT, Les Indomptables, Berger-Levrault, 1948, pp. 159-162.

45. Cf. Les pressions furent indiscutables à l'oflag VI A, bien qu'obscures par un subtil double jeu. Au X B, le doyen, qui s'était imprudemment avancé, fit brusquement machin arrière (témoignage Lacour).

46. Pour l'oflag II D, cf. P. FLAMENT, pp. 279-281 ; pour le IV D, le nombre de 264 figure dans les Annales et Répertoires, p. XXV, sans indication d'origine. Pour l'oflag VI A, cf. L'Historique..., 29 janvier 1943. Il est noté que les témoignages recueillis après la captivité sont vagues sur ce point, mais minimisent généralement le nombre des volontaires et leur trouvent des excuses : pudeur, indulgence ou sans doute soucieux d'oublier un épisode malheureux de la captivité...

47. Jean GUITTON, Journal de captivité, 1942-1943 (Extraits), Paris, Ed. Montaigne, 1943, p. 82.

48. Témoignage Lacour, confirmé par plusieurs autres.

49. Parmi les premières connues (novembre 1940), et qui provoque une certaine émotion dans le milieu universitaire, celle de Paul Langevin, physicien de renommée mondiale, professeur au Collège de France. D'abord arrêté par la Gestapo, pour son activité antifasciste avant la guerre, il avait été mis en résidence forcée.

50. R. IKOR affirme, op. cit., p. 98, avoir entendu parler, au plus tard le 19 juin 1940, du "général de Londres", sans pouvoir dire s'il connaissait son nom. Témoignage unique, à cette date, semble-t-il, et bien vague. Et, à elle seule, la présence d'un général français à Londres ne pouvait être d'un grand réconfort.

51. Cf. P. FLAMENT, op. cit., pp. 326-329 et R. IKOR, op. cit., pp. 292-293.

52. Les nouvelles étaient diffusées le dimanche après-midi, et les auteurs du journal étaient classés à gauche, d'où ce nom. Cf. Bulletin édité par le secrétariat des prisonniers de guerre de l'oflag VI A, n° 19, décembre 1944. Ce Bulletin, ronéotypé à Paris, communiquait aux familles des prisonniers des nouvelles apportées par des rapatriés.

53. Cf. R. IKOR, op. cit., pp. 258 et 295.

54. Cf. Guy DESCHAUMES, Derrière les barbelés de Nuremberg, Paris, 1947, pp. 74-84, et Bernard AUFFRAY, op. cit., p. 87. Ce dernier apprend, dès février 1941, le début de l'offensive de Leclerc en Afrique.

55. Cf. LE BRIGANT, op. cit., pp. 74-87 ; P. FLAMENT, op. cit., pp. 329-334, donne aussi des détails sur l'écoute et la diffusion des nouvelles.

56. Cf. Bernard AUFFRAY, op. cit., pp. 93-95. Un premier échec fut dû à ce que c'était une initiative de Auffray lui-même : ancien collaborateur de Buré à l'Ordre qui avait prôné l'alliance franco-soviétique, il était suspect.

57. Cf. P. FLAMENT, op. cit. et R. IKOR, op. cit., pp. 355-378 ; l'un et l'autre exposent les problèmes politiques dont il sera question ci-dessous, le premier de façon vague et superficielle, le second plus nettement, du point de vue d'un narrateur engagé dans la voie socialiste.

58. Le seul exemple connu de lien entre la Résistance intérieure et un oflag est celui du XVII A, où existait un groupe gaulliste dit "la Maffia". Il finança par le moyen de délégations de solde Défense de la France, en lui envoyant 300 000 F, entre septembre 1943 et août 1944. Il reçut en échange du matériel d'évasion et un appareil photographique utilisé par l'auteur du film Sous le manteau. Cf. Robert CHRISTOPHE, op. cit., pp. 186-190.

59. Dans une note de l'OKW, sur les thèmes à chuchoter auprès des prisonniers, citée dans Ph. GOLDMANN, op. cit., p. 22.

COMMUNIQUÉ

Chers amis Ardéchois et Gardois,

Voilà le menu que nous vous proposons pour notre repas du Cinquantenaire qui aura lieu à l'Auberge de la Cavalières 07460 SAINT PAUL LE JEUNE sur la route Ales-Aubenas face à la route menant à Gagnières, le jeudi 11 mai 1995 à 12 Heures 30.

**DUO DE CONFIT DE FOIE GRAS ET RILLETES
MÉDAILLON DE LOTTE A LA CRÈME D'HERBES**

PIECE DE BOEUF BORDELAISE

LEGUMES

PLATEAU DE FROMAGES

VACHERIN GLACE ET SON CHOCOLAT CHAUD

Repas arrosé d'un vin de pays, précédé d'un apéritif maison pour vous mettre en appétit et suivi d'un excellent café, le tout pour 140 Francs. L'Amicale offre le champagne, ce dont nous la remercions.

A bientôt, répondez nombreux à cette invitation :

GRANIER 66.38.19.78

66.25.21.96

MOUFLET 75.36.85.17

NOTE DE LECTURE

Le très célèbre écrivain allemand Ernst JÜNGER est devenu centenaire le 29 mars dernier.

Auteur d'une immense et multiforme bibliographie, son "Journal de guerre" / 1939-1940, 1941-1943, 1943-1945 / suivi de "La cabane dans la vigne 1945-1948", avait à diverses reprises retenu ici-même notre attention, notamment le tome premier.

Officier d'état-major à Paris durant l'occupation, il se trouve mêlé à l'attentat contre Hitler du 20 Juillet 1940, échappe à la répression mais doit quitter l'armée.

Engagé volontaire lors de la Première Guerre mondiale, il a retracé dans ORAGES D'ACIER, son oeuvre la plus connue et la plus lue, avec SUR LES FALAISES DE MARBRE, son expérience de la violence sur le champ de bataille, transcendée par le sens du devoir et le courage individuel. Ce récit de guerre est une oeuvre lucide et forte dans le genre. En voici une brève recension qui, peut-être, vous incitera à la lire.

ORAGES D'ACIER

de Ernst Jünger

(ch. Bourgois, éditeur)

"... A présent, la Grande Guerre est entrée dans l'Histoire ; elle a entraîné d'autres suites que ne l'espéraient ses combattants. Les souffrances sont tombées dans l'oubli ; les blessures se sont refermées. Les survivants de la Somme et des Flandres, de Langemarck et de Douaumont sont désormais des vétérans ; ils sont séparés de ces lieux de sacrifice, non seulement par les années, mais aussi par l'afflux d'images nouvelles" (...), écrivait l'auteur, en 1960, dans l'introduction à une nouvelle édition de son livre, parue chez E.K. Verlag, à Stuttgart.

De son côté, dans l'avant-propos de l'édition française, le Maréchal JUIN notait :

"... Tous les hommes épris d'action aimeront le récit vif et sans fard de ce combattant de première ligne. Ce seront toujours des hommes de guerre comme ceux qui sont évoqués dans Orages d'Acier qui resteront les éléments décisifs de toutes les guerres (...) La bataille peut changer d'aspect, la victoire sera toujours déterminée par l'action des combattants de l'avant. Le drame est que cette même victoire est souvent perdue par ceux de l'arrière."

Dès la première page de son récit, le jeune engagé volontaire de dix-neuf ans, Ernst Jünger, la fleur au fusil au départ de Berlin, nous dit son ardeur, sa curiosité, son espérance : "Nul doute que la guerre ne nous offre la grandeur, la force, la gravité (...) Ah, surtout ne pas rester chez soi, être admis à cette communion !"

Aux terres crayeuses de Champagne, en Artois, l'occasion lui sera très vite donnée de confronter l'imagination et réalité. Dans le sifflement des obus et l'éclatement meurtrier des Shrapnells, l'ivresse guerrière qui l'anime pourra se diluer au fil des mois, les hommes tomber comme les quilles du jeu, son jeune corps éprouver les morsures de l'acier, il gardera jusqu'au bout la fière énergie du soldat que rien n'arrête, que la mort...

Aspirant puis lieutenant, l'enragé baroudeur de Hanovre participe en différents secteurs du front, face aux Français mais surtout aux Anglais, à la guerre des tranchées sous tous ses aspects : patrouilles, coups de main, incursion, provocations, pièges et attrapes, corps à corps, insultes et coups

de bluff - come here, you son of a bitch ! You are prisoners ! -, braillard ou silencieux, de nuit et de jour, dans la brume du petit matin ou dans les échappées de gaz chloré, peur et exaltation mêlées sous la même carcasse :

"Nous avions, par contre, le désagrément de fréquentes attaques par mines à gaz qui nous causaient de nombreuses pertes. Elles étaient jetées par plusieurs centaines de tubes de fer, enfouis dans la terre, et qui se déchargeaient au moyen d'une commande électrique, en une seule salve flamboyante". (Comme une préfiguration des... "Orgues de Staline".)

De nombreuses blessures, quatorze au total, attestent de son courage et de sa chance face à la mort.

Tiré de ses "carnets" de campagne, plusieurs fois remanié, son récit a quelque chose d'hallucinant, de dantesque parfois. Couvrant les quatre années de l'hécatombe, il s'en dégage une impression de trop-plein, dans l'horreur même et dans ce qui la provoque, l'action, souvent cherchée pour elle-même, pour le plaisir que l'on y prend, une jouissance du corps et de l'esprit à donner la mort à l'autre, à la frôler soi-même à chaque instant, un défi quotidien à la camarade qui l'ignore...

Un commentateur écrit : "... À vingt ans, la vie se présente comme un piège : se laissera-t-on dévorer, ou non, par les habitudes ? Sous prétexte qu'il n'y a pas d'autre moyen d'être tranquille et d'être heureux... / la guerre elle aussi a la forme d'un piège. Et l'héroïsme lui-même s'enferme dans des habitudes."

La Grande Guerre a inspiré de nombreux ouvrages de librairie, il s'en écrit encore aujourd'hui. "Orages d'acier" restera la première référence allemande. D'un expressionnisme typique, sa lecture peut rebuter de prime abord, mais la qualité d'écriture, admirablement rendue par le traducteur, sert en définitive cette oeuvre de réputation mondiale dans laquelle, disent-ils, nombre de nos poilus se sont reconnus "comme dans un miroir".

Le 22 septembre 1918, au cours d'une convalescence après blessure, le lieutenant Jünger se verra attribuer la croix "Pour le Mérite", der preussische ordens, la plus prestigieuse décoration allemande. Guerrièrement, il ne l'avait pas volée !

J. Terraubella

TRIBUNE

Cinquante ans déjà !

Cinquante ans se sont écoulés depuis que nous avons eu la chance de rentrer au pays, quel est le pourcentage de ceux qui aujourd'hui sont encore là ?

Depuis cette date, à travers l'association des A.P.G l'esprit s'est maintenu : le moment le plus fort étant bien sûr le banquet annuel. Il ne faut pas oublier que lorsque nous sommes rentrés, nous avons tous à construire ou à reconstruire une vie et, pour la grande majorité l'essentiel était d'oublier...

Aujourd'hui nous pouvons à la lumière du temps passé faire un retour plus objectif sur ce que fut cette captivité. Il est bien entendu que nous avons vécu chacun notre captivité et cela même à l'intérieur du même groupe, du même Kommando et en face des mêmes contraintes. Pour certains l'effort physique était insoutenable, pour d'autres il était une forme d'évasion et d'oubli de la situation présente.

A partir du 3^{ème} trimestre de 1943 un certain nombre d'entre nous, dont j'étais, se vit proposer ou imposer le statut de travailleur "libre". Ce certain nombre représentait en janvier 1945, 24 % des prisonniers restant (statistiques Allemandes).

Ce pourcentage était très variable suivant les stalags par exemple 41 % au IA et seulement 14 % au IB voisin. Les Allemands voyaient là, en dehors des motifs de propagande fournis par eux-mêmes, ou par Vichy, un moyen de récupérer quelques milliers de soldats semi valides ou planqués affectés à notre surveillance, ils en avaient bien besoin pour d'autres tâches !

Ce changement nous fut-il profitable ? même si pour l'ensemble, le travail, le confort et la nourriture ne changèrent pas, le fait de pouvoir laisser derrière soi pour quelques heures les barbelés sans avoir à ses trousses une sentinelle fut apprécié de tous.

La productivité a-t-elle augmenté ? sûrement pas, le coulage sûrement oui... Dans les villages, où la surveillance mutuelle est plus facile, j'imagine que cette semi-liberté changea peu les choses. Quand même, aller au bistro, s'asseoir à une table et "commander" une chope de bière était une jouissance que seul ceux qui pendant des années n'ont été rien d'autre que des "stucks" peuvent comprendre.

La grande ville, c'est bien connu, est une fourmilière propice à tous les trafics, Hamburg n'échappait pas à la règle. En quelques semaines, un réseau de marché noir s'organise, le Kg de la Reichbahn à Wilhelmsburg lance sur le marché toutes sortes de denrées prélevées dans les wagons en partance pour le front de Russie. Le Kg "Essig Kuhn", fabrique de vinaigre, est une source d'alcool pur importé de France.

Le dépôt de fromage hollandais de Lurup dont la main-d'oeuvre est en majorité hollandaise laisse filer la nuit d'énormes "roues" à un prix raisonnable. Ces opérations ne sont pas sans risques, étant donné le poids ou le volume de ces denrées. L'approvisionnement en poissons fumés ne présente pas de réelles difficultés grâce à une complicité allemande au port.

Pour les vitres, matériaux aussi rares que l'or, une seule adresse : le glaser Bataillon, sans eux, personne en dehors des bureaux et des grosses grosses têtes du parti ne peut en avoir.

Nous, "Engilken Marmelade Fabrick", apportons notre contribution en sucre, denrée très rare.

Sporadiquement circulaient sur le marché des boîtes américaines de Nescafé dont je n'ai jamais connu la provenance. Dans les derniers mois on pouvait également se procurer de la poudre d'oeuf très nourrissante. Notre nouveau statut nous avait fait passer de l'autorité de l'armée à celle de la gestapo, nous étions sûrement perdants, même si celle-ci était moins virulente qu'en France parce que moins aiguillonnée par les lettres anonymes. Pas facile non plus de surveiller efficacement dans une seule ville 60.000 étrangers !

L'étalon or était le tabac et c'est à travers lui que se faisait l'interpénétration entre nous et la population. Avant cette date il existait déjà entre Allemands un troc tabac contre denrées alimentaires et la police semblait fermer les yeux.

Nous avions entre 24 et 35 ans, en fait les seuls mâles en état de marche, les Allemands eux entre 18 et 50 ans se battaient quelque part en Europe croyant encore édifier un grand Reich qui durerait 1000 ans. Il suffisait, à partir de 5 heures du soir, d'échanger son bleu de travail contre un costume propre pour, avec un minimum d'effort, rencontrer l'âme soeur.

Nous venions de coucher 3 ans et demi sur des paillasses crasseuses soutenues dans les chalets quelquefois seulement par trois planches transversales, les autres ayant passé dans le poêle.

Il aurait fallu être un ascète pour résister aux nombreuses tentations de coucher de nouveau dans des draps, même si, la première fois, le drap éredon de dessus nous paraît peu pratique, ça se déguste !

Se vautrer enfin dans une baignoire, quel délice, mettre ses pieds dans des babouches qui ont été volées à El Alamein, quelle revanche !

Certains crieront à la trahison et n'imagineront pas que cette "collaboration" horizontale permettait d'attaquer insidieusement le moral de la population civile.

Ces femmes "coupables" de telles relations clandestines **instillaient** à leurs compatriotes le virus de la défaite, se justifiant ainsi à leur propres yeux.

Combien de (Casimir et la Lorelei) si bien joué par Galabru et Grâce de Capitani ont gardé leur secret ?

Les Lolita ont 50 ans et plus ! Certains, en lisant ces lignes, se souviendront, avec nostalgie sûrement, avec remords ou regrets peut-être...

Lorsque nous sommes rentrés en 1945, dans cette France qui comptait 45 millions de résistants, nous avons chacun pour soi culpabilisé...

Les autorités, sans doute embarrassées (nous étions près de 300.000) n'ont pas jugé bon de nous poser des questions !

Courageux mais pas téméraires nous nous sommes "écrasés", craignant que les tondeuses qui avaient sévi devant des foules en délire l'année précédente reprennent leur activité.

Pour ma part, si c'était à refaire, sans hésiter je recommencerais ; nous avons posé beaucoup plus de problèmes aux Allemands en semi-liberté que derrière les barbelés.

Bien sûr, notre motivation première était dans la majorité des cas basement matérielle et sans considération patriotique, c'est ce qui nous retient de solliciter une médaille !!

JEAN BARTHOLLET

29.090 VEDEL XC

SUR LES OFLAGS : CHOSES VUES,

par le Dr Lucien RAFFALLI

Suite à nos articles du LIEN (n^{os} 496,497...), l'auteur des "Loups dans la bergerie" nous a adressé quelques pages de ces "souvenirs qui restent ineffaçables... Dont nous avons extrait ce qui suit (notre ouvrage commémoratif du cinquantenaire... en avait déjà retenu certains) :

1^o) J'étais médecin chef de l'oflag XVII A d'octobre 1941 à septembre 1942 (5000 officiers). Entre ces deux dates, j'ai constaté la propagande allemande. Le cinéma dont les films étaient commentés astucieusement d'une façon sympathique par un officier français alsacien sous-préfet de S. (...) Les Allemands m'ont demandé pourquoi je n'allais pas aux séances, ma réponse fut : à cause de votre propagande.

2^o) Déjà à cette époque beaucoup d'officiers prisonniers cherchaient à se faire libérer, et le général de Tr. vint dans les baraques du Vorlager pour prendre contact avec les 100 ou 200 officiers intéressés par les offres des Allemands. Ces officiers volontaires collaborateurs étaient présentés par le Lieutenant X... que je connais. Avec quelques officiers nous nous sommes opposés à ce mouvement de collaboration. Parfois violemment. Le 23 septembre 1942,

me trouvant face à face avec 2 officiers qui quittaient le camp pendant que le reste des officiers étaient à l'appel, je me suis opposé violemment à ce départ. Vu par la "Wache" sentinelle de service, j'ai été conduit aux arrêts.

Dans le camp certains officiers affichaient leurs idées de soumission qui n'étaient pas des nôtres. Nous avons dû exposer une affiche ainsi libellée : "Au prochain souterrain, à la prochaine tentative d'évasion découverts par les Allemands : seront pendus, à tort ou à raison. 1^o B : 2 ; 3^o et 4^o : Z !

Il n'y eut plus de délation et plus tard un souterrain de 100 mètres put être terminé qui permit l'évasion en 2 nuits d'une centaine d'officiers.

- Autre fait : Le Lieutenant B. avec lequel j'étais très ami venait d'apprendre sa nomination dans la Légion d'Honneur. Il était ennuyé car le Représentant (le colonel D...) lui avait fait savoir que la remise de la croix aurait lieu le Dimanche en présence... de l'effigie de Pétaïn. Je lui ai dit : "Refuse". Sachant mon intervention, je fus convoqué et sermonné par notre Représentant. J'étais au garde-à-vous et je répondis à ce grand chef : "Que dit le règlement concernant la

prise d'armes et la remise de la L.D.H. ? "Ouvrez le ban !" "Fermez le ban !" Reprise de la Marseillaise, il n'y a pas de portrait, de buste de la République ! Le Lieutenant B. ne fut pas décoré. Il ne le fut que plus tard comme colonel commandant un régiment de parachutistes en Algérie. Parmi les oflags, le XVII A est un de ceux qui ont fourni le moins de partisans du travail volontaire...

Et le médecin Raffalli d'ajouter pourtant :

"La situation que je considère la plus pénible fut celle des officiers entrés en 1940 dans un oflag et qui y sont restés jusqu'en "Mai 1945".

Lucien Raffalli,

- Médecin chef d'Oflag.
- Médecin de Kommando.
- Médecin évadé et repris 25 jours après.
- Médecin en prévention de conseil de guerre. Arrêt.
- Médecin au forteresse à Graudeuz.
- Médecin au Kdo Folkewulf de Königsdord.
- Médecin au Lazaret de Marienburg.
- Médecin libre sur les chemins vers Odessa et Marseille.

- En résumé, un prisonnier est un homme d'honneur à la conduite exemplaire.

(Voir son remarquable ouvrage "Les loups dans la bergerie", analysé dans Le Lien)

TOURLOUSINES

CHAPITRE XX RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

La condition de combattants, comme tant d'autres ; mais avec, peut-être, plus d'âpreté, connaît ses joies et ses amertumes. Entre les folies désordonnées d'un soir, et les blessures d'amour propre du lendemain, il y a la vie qui continue avec, souvent, l'insolite des situations extrêmes.

C'est alors que le coup dur arrive. Ce jour-là, jeudi vingt-cinq avril, les hommes sont de plus en plus las de cette inaction latente... Ces indécisions pernicieuses des Etat-Majors... Ces incessantes compromissions du Pouvoir mollement répercutées à leur échelon infinitésimal... On oublie que tout est transcédé dans l'esprit de l'homme de troupe à pied d'oeuvre... Huit jours, déjà, qu'ils subissent une température lourde et accablante... La casanerie n'est pas leur fait... Ils n'ont pas choisi ces groupes de combat pour jouer les pantoufflards. Ça leur sape le moral de se voir confinés dans des petits travaux sans intérêts... Des revues d'armes cent fois répétées... Des examens d'uniformes inutiles... Des marches d'entraînement fastidieuses. Des exercices repris interminablement... C'est tout juste si l'on ne va pas leur faire recommencer les théories de leurs débuts y compris le salut... Ça les rend nerveux... Les accrochages, les rixes, entre eux, se multiplient... On assiste, parfois, à des batailles rangées entre commandos...

Restés seuls, entre copains, Malar, Kirch et Antoine prennent le café dans une pièce qu'ils se sont aménagée au premier étage interdit de leur cantonnement... Henri, toujours volubile, philosophie sur les probabilités de l'évolution du monde, tandis que les deux autres jouent aux cartes en trichant simplicitement... Quand... Soudain !... Une fusillade éclate... Les trois amis se retournent agréablement surpris... Les balles teutoniques qui traversent la pièce, sifflent à leurs oreilles comme une sonate de Mozart... Tintamarre !... Bousculades dans les escaliers !... Gillefat apparaît... Casqué... Arnaché... Armé... Il crie :

- "Venez vite !... Les boches nous attaquent !! ..."

Tu parles ! Comment qu'ils viennent... La simple vue de son équipement leur a suffi pour piger qu'on allait enfin rigoler... Malar et Antoine sautent sur leurs flingues... Kirch s'empare du fusil mitrailleur... Ils descendent quatre à quatre... Dehors, ça tire à tout va !... Ils gagnent rapidement un monticule dominant quelques maisons, du haut de la crête duquel ils peuvent superviser la situation... Les projectiles bruissent de tous côtés. Un ordre impératif retentit derrière eux :

- "Descendez !..."

Ils se retournent surpris :

- "De quoi ? !... Qu'est-ce que c'est ? !..."

C'est... C'est le lieutenant qui leur retire son commandement... Ils hésitent... Autour d'eux les impacts s'accroissent... Antoine, après un simulacre de dévaler la butte, remonte vers le sommet :

- "Blavien !... Descendez aussi !..."

- "Merde ! Alors !... Il nous fait chier celui-là, au moment où on allait rigoler !..."

Dépités, ils dégringolent la colline et rentrent dans les sous-sols de leur cantonnement où leur fureur explose :
- "Ce petit con ! On en a marre !... Il est vendu aux frisés, ce mec !..."

Les qualificatifs insultants pour le jeune officier fusent de tous côtés... Comme pour exaspérer leur colère, les mitrailleuses allemandes continuent de crépiter... Les tuiles du toit de la maison du premier groupe volent en éclats... Tout le monde s'agite... Peste... Vocifère :
- "L'abruti !... Le fumier !... Le pourri !..."
Tout à coup, un commandement arrive, il émane de l'Adjudant Ritter :
- "Tout le monde en tenue, et armé !..."
Un cri de joie unanime lui répond :

- "Hurrah !..."

Antoine fonce sur son fusil... Met les cartouches plein ses poches prend son énorme pétard... Plus le petit six-trente-cinq offert par son copain... Deux chargeurs... Trois grenades et rejoint ses camarades aussi pourvus que lui... Les voilà soixante gaillards décidés qui partent, déployés en éventail, dans une formation spectaculaire... Aucun des hommes n'a appris la voltige ; pourtant, tous la pratiquent avec maestria... Où est l'ennemi ?... C'est cela le problème, car s'ils entendent les projectiles crisser dans un hullulement sinistre et définitif, ils ne distinguent pas l'emplacement de l'adversaire... Pourquoi tire-t-il ainsi ? Ils l'ignorent... Que faut-il faire ? Ils n'en savent rien. Le lieutenant est là bas, en arrière, et regarde à la jumelle... Quoi ?... C'est ce qu'ils se demandent... Le voilà qui fait demi tour et s'éloigne... Ils n'ont plus d'officier... Tant pis ! Ils continuent d'avancer, ils verront bien... Pour eux, il n'y a pas de question ; le premier frisé qui tombe dans l'axe de tir, ils le descendent... C'est pas plus compliqué que cela dans leur esprit simple, clair, net et précis... Attention ! Une ravine ici... Un tertre là... Brou !... Ce foutu pruneau n'est pas passé loin... On se palpe le corps pour savoir si l'on n'a pas été touché, il paraît qu'on ne sent rien au début... Mais, bon sang ! Pourquoi ces salopes tirent-ils ?...

Enfin !... Voici une estafette qui va d'homme en homme... Elle explique quelque chose avec véhémence... Chaque soldat contacté fait de grands gestes... Puis, pour aller plus vite, on transmet. La nouvelle va de bouche en bouche... Elle est le prolongement d'un évènement qui s'est produit quarant-huit heures plus tôt...

Fatigués de ne rien faire d'autre que des embuscades stupides... des accompagnements de ravitaillements... Des patrouilles sans relief... Des instructions éternellement rabâchées à des garçons qui n'en ont cure... Quatre Sous-Officiers du Corps-Francis vont trouver le lieutenant pour lui demander de leur permettre de réaliser une action d'éclat... Ce dernier, toujours aussi pusillanime, à moins que ce ne soit un respect exagéré des impératifs de la hiérarchie : refuse ; mais comme ses subordonnés sont des impulsifs, ils décident d'en prendre eux-mêmes l'initiative.

Ce sont : Le sergent-Chef Schmit, le sergent Red qui vient d'une autre compagnie, le sergent Lesain, un garçon bizarre, à figure pouponne, qui ignore pourquoi on l'a emporté dans ces commandos pour lesquels il n'était pas volontaires et un quatrième dont le nom a frappé Antoine la première fois qu'il l'a vu. Il s'appelle Vanec... Vanec, comme son copain le chanteur qui s'était tué, en temps de paix, à la cantine du camp de Soufflenheim... Vanec comme son camarade involontairement assassiné à la casemate de Runtzenheim... Par superstition, il s'en tient toujours éloigné.

L'exploit projeté par les quatre sous-officiers n'est pas commun. Il consiste à aller faucher le drapeau rouge et blanc à croix gammée dominant le poste chleu de l'autre côté de la Lauter... Forcément, Kirch et Antoine ayant ouvert la marche, il fallait qu'ils imaginent mieux...

Pour tromper le lieutenant qui dort dans le même cantonnement qu'eux, ils lui font croire qu'ils se retirent dans leurs chambres respectives... Claquent les portes, tandis que l'Adjudant, complice, fait mine de leur parler... Alors que, déjà, ils déambulent dans la nuit noire.

Après avoir averti les hommes des avant-postes, les quatre gradés s'approchent de la rivière en rampant... Vanec retire son pantalon, et se glisse à l'eau, glaciale sur ses cuisses nues... Lesain et Schmit plongent tout habillés... Le sergent Red, qui ne sait pas nager, reste sur la rive française, la mitrailleuse prête à pétarader à la moindre alerte... Au bout d'une dizaine de minutes, il s'entend héler... Depuis l'autre côté du cours d'eau on lui envoie un objet qu'il attrape au vol... C'est l'étendard nazi... Puis, Lesain aborde la rive, bientôt suivi des deux autres... C'est Vanec qui est allé chercher le drapeau en grimant en chemise... Ça ne faisait jamais que deux bannières... Très joyeux, ils reviennent avec un sourire méprisant quand ils passent devant la porte de la chambre du lieutenant ; et puis, pour que ne se renouvelle pas l'usurpation dont avait été victime Antoine, ils signent chacun un des coins de l'emblème...

Naturellement, lorsque le lendemain matin, le jeune officier "Plein d'audace réfléchi" apprend cette subtilisation aux fritz, il est salement en pétard... Le désaveu qu'il ressent de la part de ses propres cadres... La crainte d'en subir les conséquences... L'impossibilité dans laquelle il se trouve de ne pas pouvoir en tirer un avantage personnel, et sans doute d'autres considérations le mettent hors de lui... Il punit les quatre sous-officiers de huit jours d'arrêts de rigueur avec demande d'augmentation... Mais, probablement, cela ne lui suffit-il pas... Est-ce de la rancune ? Une forme de vengeance ?... Du mitonné... Mijoté aux petits oignons ? Allez donc savoir ce qu'il se passe dans l'esprit d'un individu, fut-il porteur de képi ? !... Toujours est-il que, ce jeudi vingt-cinq avril, il leur a ordonné d'aller contrôler un poste allemand situé sur une colline ; en leur conseillant de ne pas s'aventurer au-delà d'un certain champ de maïs d'où il ne pouvait pas ignorer que la visibilité était nulle... Connaissant l'esprit combattif de ces quatre vaillants, la suite était facilement prévisible...

Ça tiraille dans tous les coins !... Les coups de feu claquent de partout !... Psitt !... Merde ! C'est pas une pute qui lui fait la retape, ça a claqué contre le cimier de son casque... Antoine s'aplatit davantage sur le sol en regrettant de ne pas pouvoir y faire son trou d'homme... Autour de lui, quelques types déchargent leurs armes... On se demande contre quoi, car on ne distingue absolument rien... Un peu sur la gauche, on entend le "Ta ! Ga ! Da ! Ga ! Da ! " nerveux d'une mitraille... Malar, allongé deux mètres derrière lui, hurle :

- "Ah ! Les vaches ! J'vas les crever ! Y m'ont bouzillé mon paquetage ! Sûr que j'vas les crever !..."

Tout à coup, juste en face d'eux, apparaît un homme ; tête nue, débraillé, hagard, vacillant... Il titube, fait encore quelques pas, les aperçoit, tente un geste désespéré, pousse un cri rauque, et s'écroule. Antoine et Malar se précipitent, l'attrapent, et le ramènent vers une espèce de dénivellement rocaillieux tandis que ça crépite autour d'eux... Ils l'auscultent sommairement... Reprenant ses sens, il les rassure haletant :

- "Moi, je n'ai rien... Les autres... Vite !... Vite !... Vanec... Lesain !... Dépêchez-vous !... Ils veulent les prendre !..." Il se démène désespérément... Se tortille sur le sol... Il n'a pas l'air blessé, mais ressent une forte commotion, et continue à crier tandis que d'autres soldats, arrivés en renfort, l'emportent vers le Poste de Commandement.

Arrivés à l'endroit indiqué par le Lieutenant ; Red, Vanec et Lesain ; le Sergent Schmit n'ayant pu les suivre pour cause de service, constatent qu'il leur est impossible d'en tirer le moindre renseignement... C'est tout juste s'ils distinguent le poste allemand qu'on leur a demandé d'observer. Inévitablement, ils décident de s'en rapprocher pour parfaire leur observation... Vance dit à Red :

- "Il est peut-être vide, comme le moulin, l'autre jour ; ce qui serait beau, ce serait de le visiter, tu te rends compte ? !..." Le poste n'est qu'à cent mètres... Il y a encore le remblais de la voie de chemin de fer à franchir... La Lauter à traverser... Et ils y sont !... Ils continuent leur progression... Voici la levée du ballast... Le poste n'est plus qu'à cinquante mètres... Il faut traverser les rails... Il paraît qu'ils sont battus par trois mitrailleuses chleues... Rien ne le prouve...

- "Allons-y !..."

Les trois hommes s'engagent... Les petits oiseaux chantent un peu partout dans la nature... Les araignées des champs se promènent sur les poutres transversales... Quand...
- "Gring ! Gring ! Gring ! Ta ! Ga ! da ! ga ! da ! ga ! da !..."
Une mitrailleuse et deux mitrailleurs se sont déchaînées en même temps... Là-bas, on devait les surveiller depuis un certain moment, Lesain s'affaisse, une balle lui a arraché le dessus du nez, une autre lui a traversé le poignet... Vanec se précipite pour lui porter secours... Nouvelle rafale... Il s'exclame :

- "Ça y est !..."

Se prend le ventre en tressautant et s'écroule sur la voie ferrée. Heureusement pour eux, Red et Lesain sont protégés par le remblais, Red, qui est indemne essaie d'attraper les pieds de Vanec, mais ce dernier ne bouge plus... Les balles continuent de les encadrer. Le plan des allemands est très simple, il faut faire prisonnier les trois sous-officiers, et pour cela, les empêcher de repartir le temps qu'on va les récupérer... Comprenant qu'il faut jouer le tout pour le tout, Red charge Lesain sur son dos, et s'éloigne sous la mitraille... Il fait ainsi, très péniblement, deux cents mètres, puisant toutes ses forces dans ses nerfs... Puis il dépose Lesain dans un creux du champ de maïs, et part chercher du renfort... Les bagarreurs du Corps-Francis, les seuls qui, à son avis, feront tout pour sauver ses deux camarades.

- "Ils ont tué Vanec !... Lesain est blessé !... Il faut aller les chercher !..."

- "Ah ! Les fumiers !..."

- "Putains ! Vous allez voir vos gueules !..."

Ce sont soixante hommes déchaînés qui foncent... Adieu les discussions, les zizanies, les querelles, la mauvais humeur, la méfiance, les intrigues douteuses, les menaces, les envies... On assiste, soudain, à la merveilleuse cohésion de toute une troupe...

L'esprit Corps-Francis que ne chanteront jamais les troubadours des lendemains qui déchantent...

Ceux dont la rumeur publique, attisée par les consciences fielleuses, fait des bandits des têtes brûlées, des taulards perpétuels, des aventuriers sans respect, des canailles récupérées, des réfractaires au rythme normal de la vie, des nervis, des meneurs, des déséquilibrés, des associaux, des énerguemènes inéternels ; mais qui, en vérité, ne sont, bien souvent, que de braves bougres avec, seulement, une personnalité plus marquée, plus impulsive, plus "franc du col" s'accommodant mal de l'immobilisme, l'incertitude, le mesquin, l'étriqué, le ratiociné...

L'ennemi n'a qu'à bien se tenir, car si nos soixante forcés bondissent, ils ne le font pas sans une certaine prudence... Le terrain est utilisé avec une science qui force l'admiration de Kirch, qui ayant fait l'Ecole des Officiers de Réserve, s'écrie :

- "Je n'ai jamais vu une aussi belle manoeuvre !..."

En bas d'un côté, à l'extrême droite, Antoine, toujours en compagnie de Malar, aperçoit un Adjudant, suivi d'une section d'un régiment en place, qui contemple, goguenard, la progression de ses amis. Il lui bondit dessus :

- "Qu'est-ce que vous attendez pour les faire couvrir par vos hommes ? !..."

L'autre sourit en haussant dédaigneusement les épaules, il ne fait pas de doute que les groupes francs, il ne les porte pas dans son coeur :

- "Oh ! Moi, tant que je ne reçois pas d'ordres, je ne m'en mêle pas."
Fou de rage, Antoine lui braque son mousqueton sur le ventre :

- "Tire-toi de là tout de suite où je te descends... Ici, t'es pas au spectacle pour les emmanchés !..."

Le juteux pige que ce n'est pas une plaisanterie, il n'a jamais été aussi près de son destin final ; surtout que, de son côté, Malar a braqué son arme en direction de la section... Tous s'esbignent rapidos...

(Suite page suivante)

Les trois groupes sont déployés... Ils sont détecté douze armes automatiques contre eux, alors qu'ils ne disposent que de huit fusil-mitrailleurs et sont à découvert... Cela ne les empêche pas d'avancer et d'être efficaces... Là bas, la fenêtre d'une maison isolée s'ouvre doucement... Verbach l'a vue, il vide son chargeur dedans... Plus rien ne bouge... Daler déclanche son tir sur trois fridolins armés de mitraillettes qui émergeaient au bout du champ de maïs, sans doute dans le but de s'emparer de Lesain... Ils s'affalent pour le compte... Le lieutenant, que l'Adjudant Ritter a sermonné, et qui suit péniblement ses hommes : s'adresse à Malar, Kirch et Antoine, et leur montre la pointe avant de l'accrochage...

- "Allez chercher les blessés !..."

C'est un ordre fou... Ça mitraille de partout... Une pluie d'acier s'abat dans tous les sens... Il pourrait tout aussi bien leur dire :

- "Allez vous faire tuer !"

Pourtant, les trois gaillards, sans broncher, y vont... Sans doute y-a-t-il un dieu pour les siphonnés... Il traversent le champ sans une égratignure... Chemin faisant, si l'on peut s'exprimer ainsi, ils tombent sur Gillefat et Gatien Danos qui essaient la même tentative pour leur propre compte, tandis que Gagat ramène un brancard qu'il a arraché, de force, des mains d'un zigou du régiment de la position, ce dernier ayant refusé de l'accompagner dans cette mission de cinglé... On peut le comprendre sinon l'approuver...

Tous les six avancent prudemment sous les giclées de balles qui leur arrivent, maintenant, des deux bords... A une faible distance, ils aperçoivent un corps étendu... Serait-ce un boche aux aguets ?... Malar épaula son mousqueton, les autres en font autant... Il y a un instant de très forte tension... Une voix faible se fait entendre :

- "Ne tirez pas, c'est moi..."

Le Sergent Lesain est effectivement là, mais pas moyen de l'approcher, car, si lui-même est protégé par un creux du terrain, tout autour, par contre, c'est une avalanche de plomb... Les fritz teigneux ne veulent pas laisser s'échapper leur proie... Gatien Danos, qui appartient au même groupe que le blessé, prend la décision héroïque ; il s'élança et plonge littéralement sur son chef ; puis, aidé par les autres qui lui tendent leurs crosses de fusils, centimètre par centimètre, tous les sept inondés d'impacts qui les aspergent de miettes de terre, il le ramènent en retrait, tandis que les chleus continuent à décharger leur hargne à tout pétrole...

Ensuite, c'est Lesain, le non volontaire pour ces commandos de fous, qui les dirige. Il leur fournit les meilleurs angles pour éviter les tirs de l'ennemi qu'il a observés... Leur indique les endroits où ils peuvent exploiter les courbes du terrain... Quel courage ! Quelle tenacité... Les six copains, qui ne sont pourtant pas des chiffres molles en béent d'admiration.

Durant trois heures encore, pour essayer de récupérer le corps de Vanec, le combat continuera... C'est inutile, les teutons les avaient... précédés... Plus tard on apprendra que dans cet engagement, ils ont perdu dix-sept hommes... Ce qui tendrait à prouver qu'ils n'étaient pas obligatoirement les épouvantails que l'on avait trop tendance à s'en faire... Il n'est pas interdit de penser que si la Nation toute entière avait fait normalement son devoir, s'il n'y avait pas eu autant d'affectés spéciaux, de dérogations, de planqués, d'individus dont l'origine douteuse leur permettait de passer à côté de l'obligation de défendre un territoire dont ils jouissaient largement, d'"indispensables" à l'arrière, dans des occupations superflues, de : ceci, de : celà... On n'aurait peut-être pas gagné ce conflit, c'est possible, mais on aurait sûrement limité les dégâts... Qui sait... Peut-être que l'occupation du pays n'aurait jamais eu de déportation... Ni de résistance... Qui peut savoir ce qu'il serait arrivé si tout le monde avait été à sa place dans un moment où c'était indispensable ?...

Antoine, de son côté, se dit qu'après un tel fait d'armes, il ne va pas y couper de sa croix de guerre... La quatrième en quelque sorte... Il ne faut pas qu'il rêve... Elle lui passera sous le nez.

Le Lieutenant fera un rapport dans lequel, pour se couvrir, il expliquera qu'il a tout fait pour réfréner l'ardeur belliqueuse de ses hommes, ce qui ne l'empêchera pas d'être relevé de ses fonctions... Les sous-officiers engagés dans cette affaire dégusteront de peines diverses... Aucune décoration ne sera décernée... Le Corps-Franc sera dissous. Trois que les soldats, illico, surnommeront King-Kong... Des éléments plus frais remplaceront nos zigouillards... Mais si l'Encadrement supérieur s' imagine qu'en agissant ainsi il en a terminé avec notre bande de rigolos, il se met le bâton de Maréchal dans les mirettes.

Nos zigomars, on les a confinés à l'abri Trois... Kirch, Malar, Brecht, Gillefat, Houdon, Verbach et les autres... Ils l'ont mauvaise !... C'est tarte comme une pelle à gâteaux crasseuse là-dedans... Ensevelis sous trois mètres de béton ils sont... Une chape froide, humide, sombre, malsaine bourrée d'embusqués... Des crâneurs prétentieux comme un mec qui viendrait de tirer son sixième coup en une demie heure... Jaloux de leur prérogatives... Capables de se taper deux repas de suite pource pas que les autres en aient... Ce n'est pas un élément naturel pour nos bagarreurs... Envie de mordre, ils ont... De casser ces cafetières de tringlots trop bien briqués, astiqués, reluisants, impeccables, vêtus d'uniformes sur mesure, chaussés de tatanes à triple semelles, des mylords de la roustée... Eux, les dépenaillés, parmi ces clodomirs, ils se font l'effet d'hommes préhistoriques... Des primates qu'on leur fait comprendre qu'ils sont... C'est d'ailleurs dangereux... Déjà, Lutec-Citron en a aligné deux, puis quatre :

- "J'vous prends un par un ou tous en même temps ? !..."
Qu'il leur éructe, le châtaigneur... Et comme ces moules à gauffres portent le pet, ça n'arrange pas les choses.

C'est à ce moment-là que le grand chambardement commence.

Le neuf mai... Très exactement à 23h15, lorsque la Belgique apprend qu'elle va être envahie le lendemain, et décrète l'alerte générale.

Le dix, ça ne loupe pas, pire que des grêlons sur des arbres en fleurs ; les troupes allemandes aéroportées se laissent tomber sur la Hollande, la Belgique et le Luxembourg... Aussi sec, nos troupes sont envoyées à la rescousse et tombent dans la nasse...

On est en droit de supposer qu'on leur a piqué leur retraite après ça, aux stratèges lumineux qui avaient élucubré un tel toutime... Surtout que ça faisait des années qu'ils étaient entretenus à préparer ce bidule... Mettez-vous à la place des pauvres truffions qui avaient des zinzins pareils à leur tête...

Ils ne mériteraient pas, mais que voulez-vous qu'ils fassent devant l'organisation fabuleuse qu'ils trouvaient en face d'eux ?

Combien se sont fait écabouiller en réservant leur dernière pensée à l'organisateur d'un tel bordel... Et pas pour le porter aux cieus... Avec eux... Cependant, ces simples bibis balayés, pulvérisés, annéantis malgré des actes de bravoure inouïs, vous en connaissez beaucoup des noms de rues, de places, de boulevards qui évoquent leur souvenir ?... Des pauvres bougres qui n'avaient rien à venger, rien à libérer, rien à espérer et qui pourtant, par milliers, se sont tués sur place pour sauvegarder leur piètre petit honneur de quatre ronds dont personne n'a jamais plus fait cas, par la suite... Si ce n'est, parfois, pour couvrir de sarcasmes les survivants de ces hécatombes

Le Capitaine Goudon, le pote à Antoine, était décidément de la même trempe ; dans une missive qu'il lui adresse, il lui explique qu'il s'est porté volontaire pour diriger un régiment d'étrangers très exposé... Il a sous ses ordres quarante et une nations... C'est ce genre d'officiers qui manquaient le plus à nos gaillards.

Heureusement pour nos amis, c'est Lachère qui est nommé Capitaine de leur compagnie en remplacement de Goudon... C'est ça, les guerres, ça favorise toujours l'avancement des professionnels, quand ils s'en sortent... Pas tous, hélas ! Car...

Jean Veste, l'ami d'enfance d'Antoine, dont l'avenir toubistique était considérable ; mobilisé dans la première armée, est écrasé par un obus, avec son ambulance, en allant chercher des blessés...

Le parrain Amédée Delplace en meurt de chagrin...

Notre zigoto apprend tout cela dans son courrier, à l'infirmerie de Souffleheim, où l'on a réuni tous nos spadassins pour une piqure pépère maous... Là-dedans, ils font un pétard de tous les diables... Une fois de plus, Kirch se lance dans un laïus :

- "Gougnafiés étoilés ! Vous êtes tous des peigne-culs ! Je parle au nom des morts, de ceux que vous avez tués par votre incapacité... Que votre postérité soit honnie jusqu'à la quatrième génération !..."

Pourtant, il devrait être satisfait, car Lachère les a pris sous son aile... Il les a rappelés autour de lui pour former un corps-franc de compagnie... Divisant celui-ci en trois groupes, il confie le commandement de chacun d'eux à Kirch et Brecht, ce qui est normal compte tenu de leur formation secondaire ; mais aussi à Antoine dont, malgré le faible bagage, il semble apprécier les qualités de meneur d'hommes... Voilà donc nos trois loustics transformés en gradés sans galon... Ça promet de la joie...

Déjà, dans le petit bled, tout le monde en a classé de leurs excentricités... Le pire, c'est quand la bande de l'ancien corps-franc rencontre celle du nouveau... Les truffions du coin se passent le condé :

- "N'allez pas au Cerf, "ils" y sont !..."

- "Méfiez-vous, la Couronne est ravagée !..."

- "Au cheval Blanc, on ne peut pas rentrer !..."

Heureusement pour le moral des autres, on ne les laisse jamais bien longtemps innocupés... Ils ont un tas de missions à accomplir par exemple, surveiller tout le secteur pour repérer ce qui paraît louche... Truffer de mines tout le pourtour des ouvrages... Épauler les points sensibles en cas d'infiltrations et, d'une manière générale, intervenir partout où la tâche à exécuter semble particulièrement périlleuse... Le but de Lachère est de disposer d'éléments capables d'assurer la jonction entre les casemates de sa compagnie si ces dernières étaient coupées de tous moyens de communication... Il est convaincu que cette tribu de farfelus passera là où le téléphone ou même les fusées, ne pourront plus remplir leur office... C'est pourquoi il les ménage et a demandé qu'ils ne dépendent que de lui... A l'abri Trois, une chambre leur est réservée, qu'ils n'utilisent pas beaucoup, préférant l'air pur et les risques de l'extérieur... Lorsqu'il y a une alerte, ce qui arrive souvent avec les avions fridolins qui dominent le ciel et font du rase mottes à tout va, ils profitent de ce que la gent plan-carés s'est enfermée à l'intérieur, pour se protéger des éclats de la D.C.A., des branches qui tombent, des crachements, déchirements, explosions et mitraillages éventuels ; pour aller faire leurs "acquisitions" dans les baraques des spécialistes, supposées fermées à clef...

- "Dis, ce froc, tu crois qu'il me va ?"

- "Au poil ! Sauf que c'est celui d'un Commandant..."

- "Eh ! T'as-vu la réserve de grolles ? !..."

- "Ce fumier de garde-mites qui prétendait ne pas en avoir !..."

Quand l'alerte est terminée, on retrouve nos ostrogoths bourrés de victuailles, sapés comme des dandys, le regard satisfait et malicieux... Les spécialistes du poste de commandement ne sont pas dupes, mais leur faire restituer la fauche, c'est tintin ; ce n'est pas qu'ils soient plus pétouchards qu'il ne faut, mais mieux vaut ne pas tenter le diable.

La situation de l'Armée se s'améliore pas... Dans bien des cas c'est la débandade... Les chefs perdent leurs hommes... Les généraux perdent leurs chefs... Le généralissime perd ses généraux tandis que les troupes allemandes foncent en direction de la mer. La grand peur s'installe... On s'efforce de dissimuler l'incapacité des services en brûlant les archives... Les documents secrets... Les papiers accablants... Les promesses vaseuses... Les parchemins accusateurs... Les héritiers devront ignorer ce qu'étaient leurs ancêtres... Ou le feindre... Dans les ministères, les cheminées fument toute la journée... Les officiers, qui plastraient au Casino de Paris, préparent leur cantine... On s'inquiète pour sa petite sinécure, son confort, son oisiveté... La Flotte française quitte les ports exposés...

On y est, quoi !... Jusqu'au cou, et même un peu au-dessus...

Cependant, les fantaisies militaires continuent.

Ce soir là, un chef de poste distraait confie la garde des extérieurs de l'abri à Malar et Antoine, qui malgré sa promotion tardive, n'est pas exempt de se farcir les factions... Mettre ces deux gnars là dans un même turbin, c'était un truc à ne pas faire le pépin assuré ; surtout qu'il y a une belle lurette que nos crapulards ont repéré que comme boxon, leur abri on ne fait pas mieux... La plupart des officiers qui y séjournent n'en foutent pas une secouée de la journée ; alors, le soir, forcément, ces messieurs ont envie de se détendre... Se défouler... Pour ça, ils vont "en ville" c'est à dire à Souffleheim, où ils disposent d'endroits privilégiés : des mess, des coopés, des cantines, des lieux de rencontre avec des gradés d'autres abris similaires... On les voit sortir, pleins de morgue, de fatuité, de prétention tirés à quatre épingles, à croire qu'il y aurait bien, aussi, des drouillères dans ce topo...

Evidemment, nos deux lascars, ça leur court sur l'haricot de voir que ces gaziers ont si peu le sens des réalités de la guerre ; où se croient-ils ces dillettantes blasés ?...

- "Attendez mes bizuts, on va vous en cloquer de la fiesta !..."

Exclusivité "Le Lien" V.B.-XA, B.C.

(A suivre)

André Berset

Le coin du poète



Nous avons emprunté ce très beau poème au Bulletin de l'Amicale régimentaire des anciens du 13^e RTA ; cher à nos amis Jean AYMONTIN et Lucien PIEROTTI.

N'oublions pas, chers amis,

qu'il y a 55 ans, c'était la guerre, et 50 ans, le retour des prisonniers.

LE RETOUR DU PRISONNIER, du Père Raymond Comte de l'Oflag VC

*Enfin, je te retrouve, Ô Méditerranée !
Telle je l'ai laissée à l'appel des Beffrois
Telle tu m'apparais, belle comme autrefois
Sous ton calme soleil insensible aux années...*

*Après tant de combats et de saisons damnées
Me voici débouclant mon ceinturon d'arroi,
Et, revenu vivant de la mort, je te vois
A toi-même pareille, aux astres ordonnée...*

*Salut fleurs de lumière éclochant à foison !
Salut, chevaux cabrés venus des horizons !
Et ployant tout à tour vos crinières d'écume !
Salut, royaume bleu de l'iode et du sel !
- Que longtemps à plein coeur, à pleins
poumons, je hume
La lumineuse paix de tes flots éternels !*

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 498

HORIZONTALEMENT :

I. - Cinquante - II. - Egoutiers. - III. - In. - Es. - IV. - Normalisa. - V. - Trianon. - VI. - Ua. - Nil. - Et. - VII. - R.N. - Déiste. - VIII. - Etier. - Ere. - IX. - Serre. - Tes.

VERTICALEMENT :

1) - Ceintures. - 2) - Ignorante. - 3) - No. - Ri. - Ir. - 4) - Quémander. - 5) - Ut. - Anière. - 6) - Ailloli. - 7) - Né. - In. - Set. - 8) - Très. - Etre. - 9) - Essartées.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2ème trimestre 1995

Cotisation annuelle : 75 F Donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE